

LE NUMERO : 5 CENTIMES

L'EXPRESS de LYON

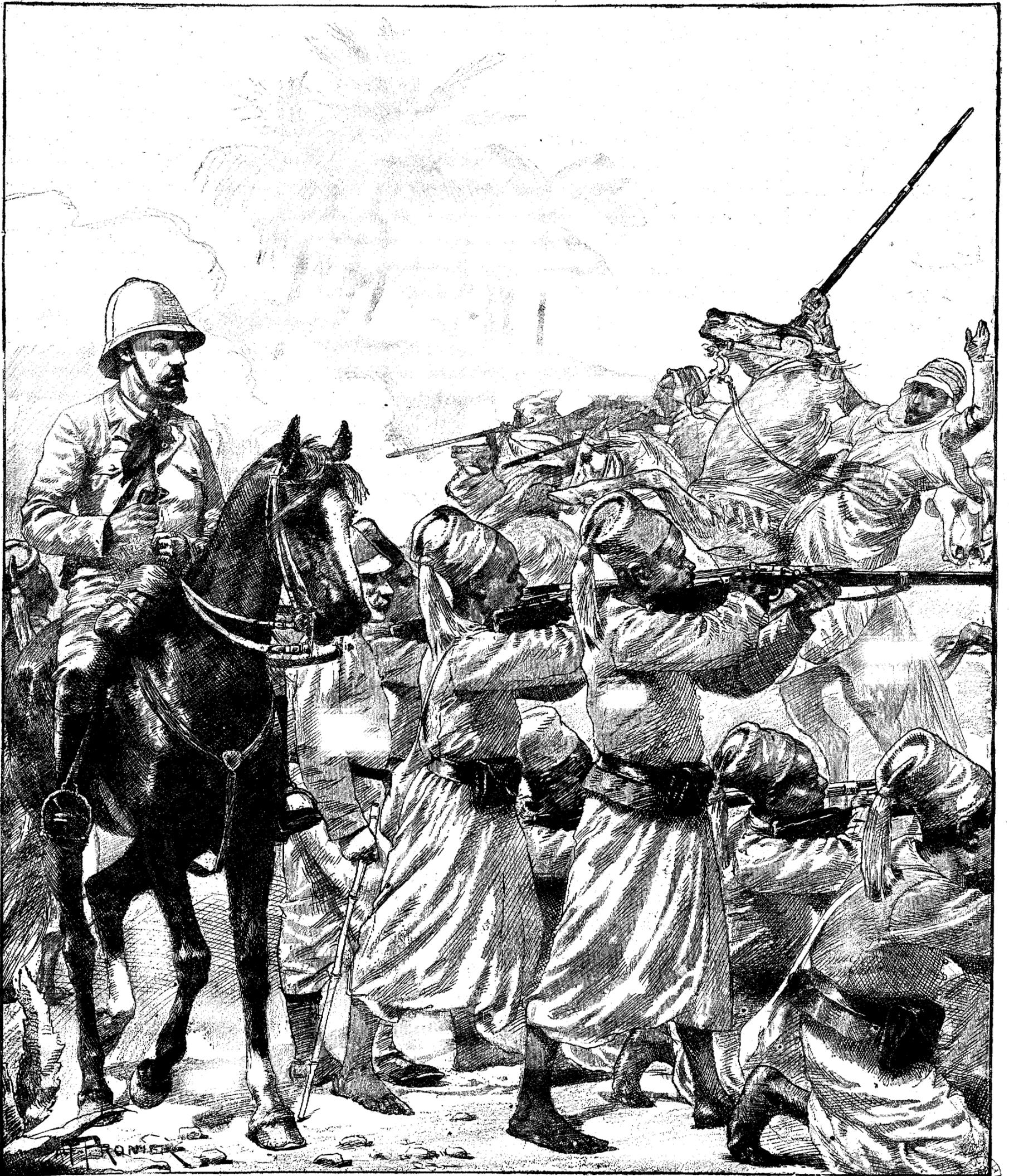
ILLUSTRÉ

Imprimerie de l'Express de Lyon

ABONNEMENTS : LYON ET DÉPARTEMENTS	Un an	3 fr.
	Six mois	2 »
	Trois mois	1 »
	Un an : 1 fr. pour les abonnés d'un an à L'EXPRESS DE LYON	

PARAISANT LE DIMANCHE
ADMINISTRATION : 65, rue de la République, LYON

4^e Année N^o 4
Dimanche 28 Janvier 1900.



La mission Flamand repoussant l'attaque des Touaregs, près d'In-Salah.

RÉSUMÉ DE LA SEMAINE

L'affreuse guerre Sud Africaine continue, sans qu'aucune nation paraisse comprendre le devoir élémentaire d'humanité qui commande une intervention immédiate en faveur de la paix.

Non pas que la clameur d'indignation qui s'éleva, il y a quelques mois contre l'Angleterre, dans l'univers civilisé, se soit éteinte, mais les gouvernements, préoccupés de mesquines intrigues, divisés par des rivalités d'intérêts, ne paraissent guère disposés à sortir de la prudente réserve où ils se sont enfermés jusqu'ici.

Une seule nation eût pu intervenir efficacement sans être gênée par les mille considérations sans cesse s'arrêtant les diplomates européens : c'étaient les Etats-Unis d'Amérique. Aussi, de tous côtés, s'est-on adressé au président Mac-Kinley pour le supplier de prendre en main la cause de la justice et du droit. Mais les sentiments chevaleresques sont éteints depuis bien longtemps sur la terre de Washington. La spoliation des Philippines, la guerre continuée à Manille, au mépris de tous droits, ne constituent pas des titres bien sérieux au rôle de champion de la justice. Et M. Mac-Kinley l'a si bien senti qu'il s'est épargné une hypocrisie et une effronterie par trop cynique, en déclinant le mandat qui lui était offert.

Nous allons donc voir se dérouler — pendant combien de temps encore ? — les sanglantes péripéties de ce drame palpitant qui tient attentif le monde entier.

Les assiégés de Ladysmith ont dû passer de tristes journées pendant les longs mois du blocus. Il s'est cependant rencontré dans cette population séparée du reste du monde quelques champions de la bonne humeur qui ont trouvé le moyen de rire et de faire rire, au bruit lugubre des grondements de « Long Tom. »

Tels ces journalistes fantaisistes qui fondèrent « *The Ladysmith Lyre* » organe du siège, dont le premier numéro, publié le 27 novembre 1899, a réussi à traverser les lignes des Boërs.

« Ce qu'il faut dans une ville assiégée, coupée du monde entier, écrit le rédacteur en chef, ce sont des nouvelles sûrement fausses. Les bruits qui courent de bouche en bouche, peuvent être vrais. Nos nouvelles sont garanties fausses... et nous ne reculerons ni devant la peine ni devant les frais pour collectionner et rédiger les mensonges. Mais, comme dans le journal le mieux rédigé, il peut se glisser des vérités, nous publierons celles-ci dans une colonne spéciale, afin d'éviter au lecteur la peine de les rechercher. Cette façon de diviser les informations en vraies et en fausses est toute nouvelle dans l'histoire de la presse. »

Quelques plaisants affirment, il est vrai que cette manière d'entendre le rôle de la presse n'est pas aussi nouvelle que l'imagine, en sa candeur, le journaliste de Ladysmith. C'est une opinion qui peut se défendre et s'illustrer d'assez nombreux exemples. Et, malheureusement, la distinction du vrai et du faux n'est pas toujours aussi loyalement indiquée que dans les colonnes de l'humoristique organe Sud Africain.

Les Américains ont annoncé si fréquemment la fin imminente du soulèvement des Philippines qu'on ne prête plus guère qu'une attention distraite à leurs communications officieuses.

A en juger par les dépêches transmises à son gouvernement par le général Otis, la guerre devrait être terminée depuis longtemps : cependant, elle dure toujours. Une fois de plus, on raconte que l'armée philippine est dispersée, qu'Agumaldo a fui dans les montagnes, accompagné seulement d'une cinquantaine de partisans et que son autorité est complètement perdue. Ces nouvelles fussent-elles partiellement vraies, il faudrait encore se défier des retours offensifs de l'insaisissable chef qui, depuis deux ans, tient en haleine les meilleures troupes de l'Union.

Les Philippines abandonnées du reste du monde, ne peuvent guère compter que sur eux-mêmes : cependant, un puissant auxiliaire travaille lentement pour eux : c'est le temps. Manifestement, l'opinion publique américaine se lasse d'une guerre coûteuse et sans gloire. Les premiers symptômes de cette fatigue se sont manifestés ces jours derniers au parlement de Washington, où quelques voix éloquentes se sont élevées en faveur de l'indépendance des Philippines.

Les dissidents qui ont le courage de professer hautement cette opinion, conforme à la justice et au droit, sont encore bien peu nombreux, mais leur nombre grandit tous les jours, et si les insurgés tagals montrent quelque temps encore la même énergie

pour la défense de leur pays, ils parviendront peut-être à arracher une indépendance qui devra leur être d'autant plus précieuse qu'elle leur aura coûté plus de larmes et de sang.

Les troupes américaines à Manille n'ont pas seulement à se défendre contre les éléments et les hommes : il leur faut aussi lutter contre des ennemis minuscules, il est vrai, mais fort incommodes. Il s'agit des rats, qui pullulent dans les villes et aux environs des campements américains.

Pour lutter contre ce nouvel adversaire, on a proposé une foule de moyens plus ou moins scientifiques qui ont pitoyablement échoué. Et il a fallu en revenir à la méthode ancienne, la meilleure. C'est pourquoi un habitant de New-York offre de payer quinze sous tout chat adulte.

Les chats qu'on aura pu se procurer seront expédiés à Manille et consignés à un Américain, qui vient d'y passer un contrat, par lequel il s'engage à fournir au commandant des forces expéditionnaires aux Philippines une légion de cinq cents chats destinés à défendre les magasins d'approvisionnement contre les attaques des rongeurs. Déjà cinq cents chats sont mobilisés ; on leur a attaché au cou une plaque avec un numéro matricule, et ils attendent leur prochain embarquement pour les Philippines.

Peut-être feront-ils là-bas de meilleure besogne que les troupes du général Otis.

Terminons par une amusante histoire qui nous arrive de New-Haven. Il paraît qu'il existe aux environs de cette ville un brave homme qui s'occupe, avec une activité fébrile, de la construction d'une arche au sommet d'une colline.

Dieu lui a révélé, assure-t-il, que le Royaume-Uni, comme du reste toute la terre, vont être punis de leurs crimes et de leur impiété par un nouveau déluge et lui a ordonné de construire une arche pour lui et une vingtaine de personnes ayant trouvé grâce devant le Seigneur.

Pour rester dans la tradition, le brave homme songeait à construire son bâtiment selon le modèle de celui de Noé, mais toute réflexion faite, il a préféré lui donner la forme moderne d'un yacht, offrant plus de chances de sauvetage. Il y attendra ainsi, sur la colline, le déluge qu'il prévoit pour l'été prochain.

Comme on le voit, ce nouveau Noé conserve un certain sens pratique.

LA MISSION FLAMAND ATTAQUÉE PRÈS D'IN-SALAH

Une mission française patronnée par les ministères de l'Instruction publique et des Colonies, et dont le but est uniquement scientifique, est parvenue dans la fertile région du Touat. Elle fut attaquée, le 24 décembre dernier par un parti de Touaregs qui eurent le succès de la mettre en fuite.

Les vaincus parvinrent à reconstituer un effectif de 1.300 combattants.

Ils étaient en vue d'In-Salah dans la matinée du 5 janvier, lorsque les chefs de l'escorte, qui avaient fait surveiller leurs marches, sont allés au-devant d'eux avec les spahis sahariens du capitaine Germain et le goum du capitaine Pein, formant un ensemble effectif de 190 hommes.

Le combat commença vers 9 heures par des feux de tirailleurs et se termina une heure après par une vigoureuse offensive des spahis et des goums qui désorganisèrent les assaillants, les rompirent, les poursuivirent en leur faisant perdre 150 tués, 200 blessés et 14 prisonniers.

Ils leur ont en outre tué ou pris une centaine de méharas et de guerriers blessés.

EXÉCUTION DE LOUISE MASSET A LONDRES

Une jeune femme d'origine française, Louise Masset était condamnée à mort récemment par la justice anglaise pour assassinat de son fils, jeune garçon de cinq ans.

Malgré d'actives démarches faites en sa faveur, elle a été exécutée, il y a quelques jours. Le récit du supplice a d'autant plus frappé les imaginations qu'il s'agissait d'une femme, et qu'en Angleterre, l'ancien système de pendaison est toujours en vigueur.

L'échafaud était dressé dans la prison de Newgate. L'heure venue, le bourreau assisté d'un aide entra dans la cellule de la condamnée lui couvrit la tête d'un voile noir très épais, et l'entraîna vers le sinistre hangar. Puis il lui assujettit autour du cou la corde fatale.

A un signal donné, une trappe placée sous les pieds de la patiente céda et le corps de la malheureuse, après quelques convulsions épouvantables retomba bientôt, inerte.

Un drapeau noir, hissé au sommet de la prison avertit la foule massée au dehors que justice était faite.

Je suis nommé...

A quatre heures Léonce Bunac quitta le Ministère. Un sourire d'orgueilleux triomphe resplendissait sur sa petite face brune aux traits réguliers, ordinairement empreints de gravité. Un souffle de joie gonflait sa poitrine et il allait, le torse rejeté en arrière, le front haut, les lèvres agitées d'un frémissement qui proclamait sa fierté d'être, sa confiance en soi. Rapidement, par le Louvre, il atteignit le pont des Arts et passa sur la rive gauche.

Dans la cour de l'Institut, apercevant un camarade d'enfance qui venait en sens inverse, il prit l'attitude et l'allure d'un homme très affairé qui veut éviter un gêneur. Et comme l'autre, naïf et cordial, se dirigeait vers lui, Bunac, de loin, lui jeta un léger salut des doigts accompagné de ce : « Bonjour ! bonjour ! » qui peut se traduire : « Ne viens pas m'embêter, mon garçon, reste où tu es. » Au reste Léonce Bunac aimait peu se retrouver avec les jeunes gens qui l'avaient connu jadis sur les bancs du lycée. A ceux-là, moins qu'à tous autres, il avait intimement conscience de ne point faire illusion. Jadis ils avaient été les témoins de son indéfectible nullité et ils n'ignoraient pas que ce cerveau, étroit sous le cadre d'ébène des cheveux, était vide. Ils savaient que dans cette poitrine, qui se bombait en ce moment pour mieux offrir à l'admiration des pas-ants le ruban violet conquis depuis quelques mois, il y avait seulement un viscère. Bunac, dès longtemps déjà, avait rompu avec ces compagnons de son enfance. Il ne conservait de relations qu'avec ceux qui étaient devenus fonctionnaires comme lui ou que leur situation mettait en mesure, un jour (qui sait ?...), de lui rendre service. Son ancien camarade évitait, le jeune homme hâta encore le pas. Il lui tardait d'arriver au Luxembourg et de montrer à quelques personnes qu'il y rencontrerait certainement un numéro de l'*Officiel* dont le papier, sous la pression de ses doigts, se froissait avec une musique délicieuse, là, dans la poche de sa jaquette.

Il arriva à l'Odéon, dédaigna les galeries qui l'eussent retardé et franchit enfin la grille du jardin. A mesure qu'il approchait du but, son allure s'accélérait. Le sang circulait rapide et plus chaud dans ses veines. Sous le teint mat de ses joues des ombres roses transparaisaient. Sur la terrasse, pourtant, il dut modérer son allure. C'était un vendredi, jour de musique et, bien que les musiciens ne fussent point encore arrivés, il y avait déjà foule.

Bunac se plongea dans la houle qui battait de son flot les abords du kiosque. Sous les grands arbres feuillus dont la nuance faisait ressortir, comme sur un écran, la gaieté estivale des toilettes claires et la beauté des femmes, le jeune homme remonta vers le boulevard puis, à droite, s'engagea dans l'allée que l'ironie des étudiants



a dénommé « l'allée des demoiselles à marier ». Ce n'était point, d'ailleurs, une demoiselle à marier que venait chercher là, Léonce Bunac. L'année précédente, il est vrai, l'idée de se caser lui était venue. Mais deux ou trois candidatures malheureuses l'avaient momentanément rebuté et, un beau jour, il s'était dit :

— Puisque ces petites péronnelles ont la sottise de ne point vouloir de moi, j'attendrai. J'en serai quitte pour rechercher dans quelques années une plus brillante alliance qu'aujourd'hui !

Ce n'était pas plus malin que cela ! Toutefois, bien qu'ajournant la réalisation de ses espérances matrimoniales, Léonce Bunac n'avait point cessé de fréquenter nombre de femmes, filles ou parentes à un degré quelconque de fonctionnaires, sénateurs, députés. Il savait rencontrer quelques-unes d'entre elles à cette heure, au Luxembourg, et c'est pour cela qu'il était venu.

Léonce Bunac n'avait fait que peu de pas dans « l'allée des demoiselles à marier » quand son nom, prononcé par une voix claire de jeune fille, lui fit tourner la tête. Le triomphant sourire de ses lèvres minces s'accrut en un salut gracieux. Il reconnaissait Simone Dartay, l'une de celles qui l'avaient éconduit jadis, fille du député de son département d'origine (le premier instant de dépit passé, Léonce ne gardait point rancune aux gens qui pouvaient lui être utiles) et maintenant fiancée à François Didier, l'un des secrétaires du président du Conseil. La jeune fille, assise près de François, était le sourire d'un groupe où régnait sans conteste une dame aux cheveux de neige dont le corps, courbé sous le poids des hivers, se redressait par un effort de volonté comme pour afficher, en un fier défi à la Camarde, la saine gaieté de ses derniers jours. Au surplus, tout le monde, au Luxembourg, la connaissait bien, cette vénérable personne, et quand un Barbare, descendu de Montmartre ou des Batignolles, la montrant à un habitué du jardin disait :

— Cette dame doit être bien vieille ?
L'autre répondait :
— Comment ! Vous ne la connaissez pas ?...
Mais d'où sortez-vous donc ?
— D'où je sors ? De Montmartre ! Voyons qui est-ce ?

— C'est... Ah ! ne point la connaître !... c'est, mon cher, la grand-mère d'un sénateur !
— Oh ! faisait l'intrus stupéfié, pas possible !...
La grand... Oh ! mon Dieu ! la pauvre dame ! qu'elle doit être âgée !

Léonce Bunac, par une savante manœuvre à travers les chaises pressées les unes contre les autres, parvint à rejoindre le groupe auquel François Didier, d'un signe, l'avait prié de venir se joindre. L'échine courbée, il présenta ses hommages aux dames, serra négligemment la main de François et, après une nouvelle exploration dans la mêlée des chaises déjà occupées, réapparut, brandissant à bout de bras un siège sur lequel, commodément, il s'installa.

— En vérité, remarqua-t-il, ce n'est point une petite affaire de trouver une chaise vide et une place dans cette cohue !

— Cohue ? fit Simone dont les yeux bleus brillèrent, ironiques. Enfin, va pour cohue !

— Ce mot vous froisse, mademoiselle ?
— Non. Bien que vous l'ayez prononcé d'un ton quelque peu dédaigneux.

— Il est vrai que...
— Nous en sommes, Monsieur Bunac, de la cohue ! interrompit Simone railleuse.

Léonce murmura quelques mots d'excuse puis, tourné vers François Didier :

— A propos, commença-t-il d'un accent qu'il s'efforçait de rendre indifférent mais qui décela cependant une intime émotion, as-tu vu l'*Officiel* de ce matin ?

L'*Officiel* ? répéta François machinalement, les yeux fixés sur une rose piquée dans la velure blonde de Simone.

— Non ! mais rêves-tu ?
— Je regardais Simone, mon cher. Excuse-moi. Que disais-tu ?

François Didier avait trente ans. Les traits un peu rudes avec des yeux bleus francs. L'arête vive du nez exprimait l'énergie de ce jeune homme. Ses lèvres étaient fortes et rouges, armées d'une moustache noire, longue et soyeuse, relevée aux pointes. La voix fraîche n'avait pas d'accent, bien que François fût du Midi.

Léonce Bunac répéta sa question.
— L'*Officiel* ? dit François Didier. Non. Je ne l'ai pas lu.

— Comment ? s'écria Léonce, toi, un des secrétaires du président du Conseil, tu ne lis pas l'*Officiel* ?

— Mon petit, je lis ce qui concerne le patron. Quant au reste, ça me laisse froid !

Tout décontenancé, Bunac se tourna vers Simone.

— Et vous mademoiselle ?
— Moi !... C'est une littérature qui ne me tente pas, monsieur Bunac.

— Eh bien, moi, mademoiselle, je le lis tous les jours, d'un bout à l'autre, de la première ligne à la dernière !

— Je ne m'étonne plus qu'on décore un homme qui a tant de vertu, murmura Simone.

— Mais enfin, quand M. votre père a prononcé à la tribune l'un de ces magnifiques discours qui font l'admiration de tous les honnêtes gens !

— Non ! non !... Vous savez, Monsieur Bunac, l'éloquence à papa... elle ne m'empêche pas !... Pas plus que celle des autres. D'abord, voyez-vous, le genre oratoire c'est un genre faux... c'est du cliqué !

— Oh !...
Bunac, avec un air d'indulgence navrée, se tourna vers François :

— Décidément, déclara-t-il, le respect s'en va.

— Toi, dit d'un ton bonhomme François Didier, que respectes-tu encore, en dehors de tes intérêts ?

— Ce que tu respectes !... François, je vais te le dire...

Il avait étendu le bras en un geste solennel et sa voix vibra. Didier l'interrompit.

— Non ! Pas aujourd'hui, Léonce. La prochaine fois. Ce doit être tres intéressant, mais nous patienterons. N'est-ce pas, Simone ?

— Oh, certes !

— Dis-nous plutôt pourquoi tu désirais tant que nous eussions lu l'*Officiel* ?

— Parce que, mes chers amis, il publie une bonne nouvelle.

Sa voix avait pris un accent de naïve satisfaction. Un rayon de bonheur resplendissait de nouveau sur son visage.

— Diantre ! fit Didier, qu'est-ce que cela peut bien être que cette bonne nouvelle ?

— Je suis nommé...
— Encore ! interrompit Simone. Ah ça, M. Bunac, vous accaparez, à la fin ! On ne peut vous rencontrer sans apprendre que vous venez d'être nommé quelque chose de nouveau !

— Mademoiselle !... Mademoiselle !...
Il suffoquait. La sortie de Simone, faite sur un ton d'indignation feinte, l'avait estomacé et, brutal, hargneux, il fit :

— Cela vous gêne ?
— Léonce ! Léonce ! gronda doucement Didier.

Simone, avec une imperceptible pointe de raillerie, prit la main du jeune homme et elle serra :

— Ne vous fâchez pas, Monsieur Brunac, c'était pour rire. Là, nous voilà remis.

— Tu ne sais pas, mon cher, intervint François, supporter la plaisanterie. Et Simone plaisante toujours.

— Toujours, non ! Ainsi, François, quand je dirai Oui, là-bas !...
Son doigt tendait la direction de Saint-Sulpice, sa paroisse. Didier sourit et Simone reprit :

— Enfin Monsieur Bunac qu'êtes-vous nommé ? Nous ne savons toujours pas. Voyons, quoi ? Commandeur de l'Étoile Noire ? Contrôleur général

e la pointe des œufs de saumon au ministère de la pisciculture ? chambellan honoraire de son ex-majesté malgache ? pacha du Grand-Turc ?... Pacha ! Je vous recommande pacha, Monsieur Bunac. Certains aspirent à devenir comtes ou barons romains. Vieux jeu, cela. Pacha, voilà le nouveau jeu ! Songez donc : Bunac-Pacha. Avec cela, mon cher, on entre à l'Académie.

Léonce prit un air fin indiquant qu'il saisissait Fallusion et dit :

— Il faut avoir écrit l'histoire de Richelieu, Mademoiselle.

— Bast ! Vous ferez celle de... de Mazarin par exemple !

Simone se tourna vers François Didier :

— Croyez-vous que je suis bavarde, continua-t-elle. C'est cependant par ma faute que M. Bunac ne nous a point encore appris l'heureuse nouvelle que lui a, ce matin, apporté l'Officiel. Mais, maintenant, je me tais. Parlez Monsieur Bunac. François et moi nous sommes suspendus à vos lèvres.

Léonce inclina son buste raidi et, avec une fatuité impayable, accompagnant ses mots d'une ohiquenaude appliquée sur son ruban violet pour en enlever un illusoire grain de poussière :

— Mes amis, dit-il, j'ai l'honneur de vous faire part...

— De la naissance...

— Simone, voulez-vous vous taire ! menaça François.

— ... De vous faire part de ma nomination au grade d'officier d'administration de deuxième classe au titre auxiliaire.

— Ça y est tout de même ! fit Didier indifférent.

Simone tendit sa main gantée à Léonce Bunac et, les yeux chargés de raillerie :

— Mes compliments sincères, Monsieur l'officier d'administration de 2^{me} classe au titre auxiliaire. Dites donc, c'est un peu long d'énoncer votre grade !

— Ce n'est pas à moi qu'il faut vous en prendre, Mademoiselle.

— Bon. A propos ! Ces gens-là, les officiers... etc. — vous me dispensez du reste ?

— avec quoi cela se bat-il, à la guerre ?

— Avec quoi cela se bat ?... Mais... mais...

— Oui, avec quoi ? canon ? épée ? lance ? fusil ? revolver ? trique ?...

— Ma... Mademoiselle ! bégaya Léonce.

Perfidement, François Didier vint à son secours :

— Cela ne se bat pas Simone.

— Cela ne se bat pas !... répéta Bunac en haussant le ton. Tu dis cela d'un accent !...

Comme officier d'ad...

— Abrégez, M. Bunac, abrégez ! dit Simone.

— Je puis être chef de convoi, rencontrer l'ennemi et, dans ce cas, François, mon courage serait à la hauteur du tien !

Il avait eu un mouvement fier de la tête et s'était, d'un grand geste, frappé la poitrine.

Simone sourit tandis que Didier reprenait avec bonhomie :

— Oh moi ? tu sais, Léonce, je ne fais pas tant d'esbrouffe. Je me contente d'être simple troubaire de deuxième classe — tu remarqueras que la classe est la seule chose qui nous soit commune — et de me tenir prêt, le cas échéant, à rallier mon corps. Et toi, où iras-tu administrer ?

— A Pau.

— Là, au moins, tu seras sûr de ménager la tienne.

— Par exemple ! s'écria Léonce. Tu n'es que jaloux, tiens !

— Jaloux ! Jaloux de quoi ! Ne dis donc pas de bêtises mon pauvre ami. Pour obtenir ton grade que faut-il ? passer un examen et avoir un bon piston. L'examen c'est de la frime et le piston ça se trouve, surtout dans ma situation... dis ! Et si je voulais...

— Veux ! fit rageusement Bunac.

— Moi, tu sais, je ne demanderais pas mieux, déclara François en souriant, mais c'est Simone qui s'y oppose. N'est-ce pas chérie !

La jeune fille inclina la tête.

— Tu vois ! Oh ! je ne prétends pas faire parade d'héroïsme, sois tranquille, mais ma Simone, si l'heure de la bataille sonne, exige que son mari soit un soldat, un vrai soldat, un soldat qui se bat, qui donne des coups et qui en reçoit !

Léonce Bunac toussota, gêné. Soudain il regarda Simone qui demeurait muette. Dans les yeux de la jeune fille il vit briller de grosses larmes, tandis que sa main étreignait nerveusement celle de François. Il eut un imperceptible haussement d'épaules, et se leva pour partir.

Quand il se fut éloigné, Simone chercha le regard de son fiancé. Elle pressa plus fort sa main et d'une voix qu'étranglait encore l'émotion :

— C'est bien, François, dit-elle, c'est très bien !

FRANCIS GUIGNIER.

LE TROUBADOUR

Sur la route poussiéreuse, longtemps marcha le damoiseau. Si longtemps il marcha que ses jambes faillirent lui refuser le service et qu'il fut tenté plus d'une fois de s'asseoir sur le revers du fossé.

Mais, un coup d'œil jeté en arrière pour voir le chemin parcouru, un autre devant pour juger de ce qui lui restait encore à faire avant d'arriver au but et infatigable, il repartait en donnant un coup d'épaule pour remonter son bissac.

Tant il marcha que ses chaussures l'abandonnèrent et qu'il dut continuer sa route nu-pieds, rougissant de son sang les pierres tranchantes.

Tant fut ardent le soleil qu'il roussit le manteau de bure du voyageur et ne lui laissa plus qu'une lueur informe pour éclairer sa nudité.

Mais rien n'était capable de l'arrêter, ni la

chaleur de la route, ni la poussière que le vent soulevait en longs tourbillons, ni la faim qui lui tenaillait les entrailles, ni la soif qui lui desséchait le gosier, ni les rebuffades des cavaliers qu'il croisait et que sa misère effarouchait.

Entrainé par une surhumaine volonté, le jeune homme marchait, marchait toujours et ne s'arrêta qu'à l'aube du huitième jour.

Il était arrivé en vue d'une forêt dont les arbres denses laissaient cependant apercevoir au loin la silhouette imposante d'un manoir : tours, ponts-levis, remparts crénelés, machicoulis, douves profondes, herbes baissées, archers se promenant à la hallebarde sur l'épaule, armes en tête et cuirasse au corps.

Le joveveau était arrivé au terme de son voyage. Alors il s'arrêta et s'assit sur la mousse verte au milieu des pâquerettes et des lisérons fleuris.

Jamais aucun voyageur ne se hasardait au pied des remparts du château fort, mais celui qui, par hasard, eût franchi la première enceinte et pénétré dans la première cour, où se trouvaient les casernements de la troupe, se serait trouvé en face d'une seconde rangée de murailles et de tourelles, encore plus épaisses et plus puissantes que les premières et circonscrivant une seconde cour centrale au milieu de laquelle s'élevait le donjon.

Sur cette cour centrale, s'ouvraient les fenêtres



grillées des appartements du seigneur de ce triste lieu, grandes galeries sombres, vastes pièces humides et froides que décoraient des tapisseries de haute lice pendues aux murailles côte à côte avec des trophées d'armes et des images de dévotion.

Jamais un rayon de soleil ne venait égayer la nudité des pierres grises ni accrocher une lumière sur l'acier poli des armures. Semblables à des tombes, les lourdes voûtes p-saient de tout leur poids sur l'atmosphère ambiante et le silence n'était troublé que par le glissement à peine perceptible des sandales d'un serviteur affairé.

Un homme, un vieillard se promenait seul, de temps à autre, mélancoliquement, dans l'immense salle d'armes où un siège élevé de trois marches, en forme de cathédre, lui tendait ses bras de chêne sculpté. C'était le maître.

Or, ce jour-là, le vieillard, courbé plus bas que jamais, marchait en rasant les murs, jetant des yeux effarés de tous côtés, interrogeant anxieusement de ses yeux de myope les angles noirs et les tentures sombres, comme s'il eût craint de voir sortir un assassin de chacun de ces recoins ténébreux.

Péniblement, en s'appuyant sur une forte canne de bois d'érable, il parvint à gagner son fauteuil, la place où il se croyait plus en sûreté, dominant toute la salle. Il s'assit et continua à égrener un énorme rosaire, ne s'interrompant que pour baiser dévotement une des nombreuses médailles de plomb qui pendaient autour de son chapeau et représentaient la Vierge, sainte Marie-Madeleine, saint Claude, sainte Véronique et bien d'autres encore.

Etant donnée la richesse sévère, le luxe solide du lieu, on s'étonnait de voir le seigneur habillé aussi chichement d'un haut de chausses en drap commun et d'un justaucorps rapiécé que cachait imparfaitement un manteau de bure ouaté, mais peu frais, dans lequel le vieillard s'enveloppait frileusement en dépit de la saison.

Devait-on conclure à une avarice sordide, puisqu'il ne pouvait être question de pauvreté ?

Comme il continuait ses oraisons, une tenture se souleva doucement et un homme parut qui, en familier de la maison, se dirigea droit vers le siège du maître.

Si légers que fussent ses pas, amortis par d'épaisses semelles de feutre, le vieillard les avait entendus et son premier mouvement avait été de sursauter, puis de porter à ses lèvres une de ses nombreuses médailles de plomb. Mais, en reconnaissant le visiteur, sa figure s'éclaira d'une grimace qu'on pouvait interpréter pour un sourire et il le héra familièrement.

— Pardieu, compère Tristan, approche un peu par ici, je suis bien aise de te voir.

L'interpellé, dont le costume annonçait un serviteur, était de mine encore plus renfrognée que son maître. De vingt ans plus jeune au moins que ce dernier, il portait sur son visage épais et carré une incroyable ferocité que tempérait à peine une humilité feinte.

Trapu, large d'épaules, taillé comme à coups de serpe, cet homme dénonçait une force peu commune, une enveloppe de brute sur une âme de rustre.

— Tristan, continua le maître, quand l'autre se fut approché, tu ne fais pas bonne garde autour de ma personne. Il m'a semblé, cette nuit, entendre le bruit d'une troupe d'hommes d'armes qui se dirigeait vers le donjon, et je n'ai pu

fermer l'œil un instant. Heureusement, le temps que j'ai passé éveillé n'a pas été perdu pour mon salut, puisque j'ai récité de la sorte quatorze chapelets. C'est peut-être, du reste, ce qui m'a sauvé...

L'homme haussa fort irrespectueusement les épaules.

— J'ai plus confiance dans vos remparts et dans les douves pleines d'eau qui nous entourent que dans toutes vos patenôtres.

— Mécéant, fit le maître en se signant rapidement.

— Quant au bruit d'armes que vous avez entendu, ce ne pouvait être qu'une ronde de vos archers, que le démon confonde !

D'ailleurs ne suis-je pas là, moi, dans une pièce voisine de votre chambre et croyez-vous que quelqu'un serait assez hardi pour passer devant moi pour arriver jusqu'à vous. Billevesées que tout cela.

— Allons, compère, ne te fâche pas, je sais que je puis compter sur ton dévouement, mais je ne puis me défendre d'une terreur sans nom sitôt que paraissent les ténèbres. Et puis, je ne suis pas rassuré suffisamment encore pour l'extérieur. Tu ne peux pas savoir, toi, combien de gens ont intérêt à me faire disparaître. Aussi, malgré que tu fasses bonne garde et que mes archers me soient bien dévoués, je veux encore procéder à quelques améliorations dans la défense du château.

Tu vas me faire clore tous les alentours du premier rempart avec de bons barreaux de fer grands et épais, cette grille sera contre le mur du côté de la place et, de l'autre part du fossé qui est à fond de cuve, tu feras sceller dans le mur, très rapprochées l'une de l'autre, de bonnes broches de fer, bien solides, avec chacune cinq ou six pointes.

Je ferai mettre des arbalétriers à chacun des meneaux, dedans les fossés, pour tuer au besoin ceux qui approcheraient avant que la porte fût ouverte. Et, pour plus de sûreté encore, je veux que lesdits arbalétriers couchent dans le fossé et se retirent aux meneaux de fer.

Tu m'as bien compris, va ! Et pour le reste je compte aussi sur toi. Pends-moi haut et court tous les curieux qui viennent voir ici ce qui s'y passe. Une ceinture de desséchés comme celle que nous avons autour de nous vaut une armée par la terreur qu'elle inspire.

— Et c'est pour cela que vous avez laissé aller ce Gringoire, que vous me l'avez presque arraché des mains au moment où je ceinturais son col d'une bonne cravate de chanvre. Comment voulez-vous qu'on vous respecte avec une telle faiblesse ?

— Tu as, pardieu, raison, compère. Aussi maintenant serai-je impitoyable et n'accorderai-je plus la moindre grâce.

— A la bonne heure. Eh bien, dans ce cas, il y a un chanteur pas loin d'ici qui m'a tiré l'œil et qui ne va pas tarder à gôter du nœud coulant.

Sur la mousse verte, au milieu des pâquerettes et des lisérons, le damoiseau semblait dormir. Ses pieds meurtris et ensanglantés aux pierres du chemin ne le pouvaient plus porter, son minable accoutrement laissait voir par places sa peau blanche brûlée au soleil de juillet.

Au-dessus de sa tête, les grands arbres balançaient leurs cimes vertes et leurs frondaisons épaisses, pendant que sur le sol, exaspérés par la chaleur, les grillons criaient à tue tête.

Le ciel était d'un bleu profond, à peine tacheté de légers cirrus et, de temps à autre, un souffle



de vent agitait les buissons et les branches, mais, chose curieuse, dans cette forêt mystérieuse et sombre, aucun oiseau ne chantait.

On n'entendait ni le cri joyeux de la fauvette, ni le martèlement du pivert, ni même la monotone chanson du coucou. A peine, de loin en loin, le croassement d'une corneille ou d'un corbeau.

Toute la nature semblait angoissée et triste, sans ce gazouillement habituel des oiseaux chanteurs. Si épaisses étaient les ramures qu'à peine le soleil parvenait à les percer, et sa lumière contrariée faisait par places d'éclatantes trouées qui allumaient comme un scintillement de poudre d'or sur le vert sombre d'un tapis d'émeraudes. Enfin, le damoiseau se releva, prit sa mandoline, et s'enfonça au plus épais des taillis de chênes.

Sa démarche maintenant était plus ferme et assurée. Il se frayait sans peine un chemin à travers les taillis, sans nul souci des ronces et des épines : ses yeux levés cherchaient quelque chose qu'il ne trouvait pas sans doute, car il accélérât encore le pas.

Cependant à un carrefour, où six longues

routes s'allongeaient comme des bras vers les profondeurs de la forêt, le joveveau s'arrêta. Ses regards fixés en haut ne se détachaient plus d'un point déterminé.

Alors, il commença à promener ses doigts sur les cordes sonores, et d'une voix chaude et bien timbrée, quoique assourdie par la tristesse, il lança vers le ciel les premiers accords de la chanson.

C'était une lente mélodie dont le rythme traînant accentuait les moindres paroles... A mesure que les couplets succédaient aux couplets, la ballade devenait plus triste et les larmes ruisselaient sur la figure du chanteur.

— Par Dieu, voilà le compagnon à la triste figure qui trouble les loisirs de mon maître, clama tout à coup une rude voix. Par ici, vous autres ?

Quatre cavaliers, dont celui qui parlait semblait être le chef, s'approchèrent du jeune homme et, étant descendus de leurs montures, lui mirent la main sur l'épaule.

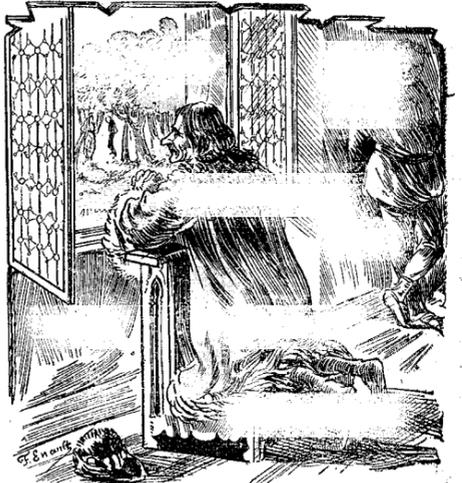
Eveillé comme d'un rêve, le troubadour arrêta net sa chanson : la mandoline rendit un son d'agonie. Blême mais résolu, il regarda les hommes qui le tenaient et tressaillit : il avait compris.

Le chef portait un manteau rouge, une lourde épée pendait à son côté ; un feutre immense lui ombrageait la figure. Le damoiseau reconnut Tristan l'Ermite, le bourreau de Louis XI et son compère.

— Que faisais-tu donc là, beau ténébreux ; est-ce à la lune ou aux corbeaux que tu chanta la sérénade ? En tous cas, tu as bien fait d'en profiter, car tu ne roucouleras pas de sitôt. Allez, vous autres !

Un des valets déroula de sa selle une longue corde de chanvre toute neuve et en passa le nœud autour du col du jeune homme, pendant que son compagnon, debout sur sa selle, attachait l'extrémité libre de la hart à la maîtresse branche d'un chêne.

Il s'appretait à tirer, mais le maître intervint.



— Un peu de patience, laissez-lui au moins faire sa prière, s'il n'est pas un mécréant. Et qu'il nous dise en même temps, avant de faire le dernier saut, quel mauvais génie l'a amené dans ces parages.

Le jeune homme n'écoutait plus, plongé dans une sorte d'extase. A peine avait-il eu un frisson au froid contact de la corde sur son col nu. Au-dessus de sa tête, un corps se balançait, celui d'une jeune fille, ou du moins ce qui restait du corps d'une belle fille, quelques lambeaux informes dont les corbeaux repus n'avaient pas voulu.

— Adieu, Léonore, murmura-t-il ; bénis soient ces hommes qui vont envoyer mon âme te rejoindre au ciel. Pardonne-leur comme je leur pardonne ; ils ne se doutent pas du service qu'ils me rendent en me retirant une vie qui m'est à charge depuis que tu n'es plus.

— Allons, c'est bien, il faut en finir, dépêchez-vous.

Un signe, puis une pesée sur la corde, et le troubadour du Plessis monta à son tour en face du cadavre de sa bien-aimée. Une minute environ, les cinq hommes contemplèrent les derniers soubresauts de son agonie, puis rebroussèrent chemin. Il y avait un fruit de plus dans le verger du roi Louis, comme l'avait chanté Gringoire, le poète.

Et, de fait, peu d'arbres ne portaient pas quelque supplicié ou du moins un reste de corde prouvant qu'un cadavre avait passé là. Les avenues de la forêt tragique en étaient constellées, c'est pourquoi les petits oiseaux fuyaient au loin, laissant la place aux seuls corbeaux.

— Vous dormirez la nuit prochaine, mon maître, reprenait Tristan l'Ermite, en s'adressant au vieillard toujours immobile sur sa haute cathédre.

— Que veux-tu dire, compère ; qu'y a-t-il de nouveau ?

— Il y a que j'ai branché tout à l'heure un jeune étourneau qui venait donner une sérénade à la carcasse d'une jeune personne que vous m'avez fait pendre l'autre jour.

— Tu dis ? au corps de Léonore de... ?

— Je crois bien qu'en effet c'est quelque chose comme ça. Je l'ai entendu prononcer ce nom-là : Léonore. Il paraissait même lui conter de bien jolies choses, quoique la pauvre fille soit à l'heure qu'il est en assez mauvais état.

Et le rustre éclata d'un gros rire.

— Mais le roi, car c'était le roi, ce vieillard affaîssé, venait de se redresser livide et retrouvait un peu de sa majesté passée pour s'écrier :

— Misérable ! qu'as-tu fait ? Tu mérites que je te fasse pendre à ton tour. Sais-tu qui tu as tué ?

Un moment, interloqué par ce brusque mouvement de colère, Tristan grogna :

— Qui j'ai tué, je ne le sais. Je n'ai tué personne, j'ai exécuté vos ordres. Quant à me faire

TRAIN RAPIDE

François Mérent a obtenu le plus gros traitement de la maison Dubois, Draperies et Tissus de laine au faubourg Saint-Antoine, et ce n'est que justice, tous en tombent d'accord.

On pense même qu'il lui est permis, après quarante années d'une observance rigoureuse des intérêts de l'établissement, et d'assiduité exemplaire, d'accuser plus d'aisance en ses gestes, de s'asseoir plus carrément dans son siège de bureau, d'en pénétrer les profondeurs jusqu'au dossier, de les user si bon lui semble, et même de piquer son porteplume derrière son oreille pour regarder, au delà des poutrelles noircies, un ciel d'azur qui doit exister par dessus les six étages de l'immeuble.

Une dizaine de commis, gravitant autour de lui en second ordre, pensent aussi qu'il pourrait tapoter une marche sur le bureau, fredonner entre ses dents sans rien perdre de sa dignité ; mais Mérent a le sentiment contraire et il continue à rester, comme à ses débuts d'employé, modeste, appliqué, déferant sans bassesse pour le patron, sans hauteur ni familiarité envers ses collègues.

Trente-et-un an sonnés et pas un pli au front, des cheveux brillants d'une brune sève, une jolie moustache, avec le rayonnement prolongé d'une jeunesse honnête.

Les mères le lorgnent longuement dans une convoitise ambitieuse pour leurs filles à marier.

Leurs manèges n'agissent pas son cœur, et quand sa mère, à lui, dit à l'heure où l'on cause au coin du feu :

— Mon François, il faut penser à te marier.

Il l'a regardé, l'embrasse en jetant ses deux bras autour de son cou et répond invariablement :

— Ne sommes-nous pas heureux ?

Mme Mérent, trop convaincue de ce bonheur pour réclamer par une objection, se garde d'en formuler aucune, rend à son fils deux baisers pour un et pense qu'elle est une héroïque d'avoir songé, un instant, à un changement dans leur firmament radieux.

M. Dubois, des draperies et lainages, très conservateur lui aussi, est exactement du même avis. Dodelinant de la tête, il s'endort dans le roulis régulièrement productif de son commerce et ronfle tout son saoul sur la solidité de son premier commis.

C'était un calme plat, une mer d'huile, comme disaient leurs correspondants de Marseille, naissant avec eux en cette quiétude qui remontait haut dans leurs transactions.

Ceci donne la température exacte de la raison sociale Dubois, au 1^{er} mai 1895.

Mais voici le télégramme du lendemain :

« Marseille. Arrivage cent mille francs, laine d'Australie avec 1/12 avaries à défalquer. Bénéfice net vingt-cinq mille francs. Mais promptitude en achat, Traiter avant l'entrée dans les eaux du port. »

— J'ai mon accès de goutte!... grommela M. Dubois, en clopinant d'un pied par sa chambre de l'entresol, pourtant mes aïeux ne valent pas vingt-cinq mille francs... Me servir de Mérent comme intermédiaire serait le sortir de son emploi... mais une fois n'est pas coutume.

François n'avait jamais entrevu la chambre du patron; ce sanctuaire lui parut noir, encombré des soupirs d'une basse cuisine et de tout ce qui montait en respirations pressées du magasin.

— On est mieux chez nous ! pensa-t-il.

— Pouvez-vous partir en deux heures pour Marseille, M. Mérent ?

L'employé chef eut deux secondes de perturbation ; avec la vision de la stupeur désolée de sa mère.

— A vos ordres, Monsieur, je serai prêt ! fit-il en se remettant du choc inattendu qui, cependant, ne dérangea pas le nœud de sa cravate.

pas en paradis ; dès demain, je déposerai un papier scellé chez le notaire, un papier à ouvrir après ma mort. Nous verrons bien à l'autopsie de mon pauvre corps le poison que tu auras versé dans mes veines.

M. CONTREPOIS, *légèrement inquiet*. — Voyons, Césarine, n'est-ce pas un peu folle ?

M^{me} CONTREPOIS. — J'ai toute ma raison, au contraire, je lis dans tes projets comme dans tes yeux... Et si tu ne veux pas finir l'omelette, c'est que tu crois que je te fais des choses que tu voudrais pouvoir me faire...

M. CONTREPOIS. — Je ne veux pas finir l'omelette parce que je n'ai pas faim.

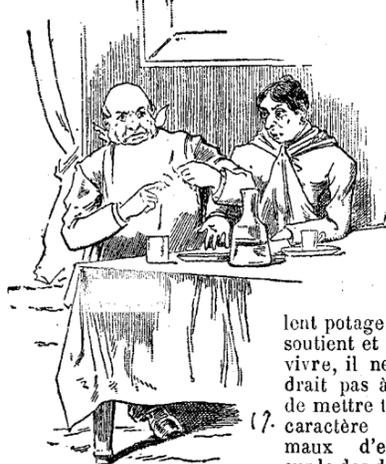
M^{me} CONTREPOIS. — Et veux-tu me dire un peu pourquoi tu n'as pas faim ?

M. CONTREPOIS. — Apparemment parce que je n'ai pas d'appétit.

M^{me} CONTREPOIS. — Et pourquoi n'as-tu pas d'appétit ?

M. CONTREPOIS. — Parce que j'ai mangé trois assiettes de soupe.

M^{me} CONTREPOIS. — Tu mens impunément, et au lieu d'accuser l'excel-



lent potage qui te soutient et te fait vivre, il ne viendrait pas à l'idée de mettre ton sale caractère et tes maux d'estomac sur le dos des apéritifs que tu ingurgites tous les soirs et qui te mènent en droite ligne dans la direction du tombeau.

M. CONTREPOIS. — Le fait est que comme apéritifs j'ai tout juste bu, il y a trois mois, un madère avec Boisseau dans un café des grands boulevards.

M^{me} CONTREPOIS. — Un madère de quinze sous... soit un franc cinquante, plus le garçon... puisque c'est toi qui as payé.

M. CONTREPOIS. — Il m'offrirait un billet de théâtre, je ne pourrais guère faire autrement.

M^{me} CONTREPOIS. — Et quel théâtre. Nous avons eu six francs de fiacre, dix sous d'ouvreuse, tu as perdu un parapluie de dix-huit francs !

M. CONTREPOIS. — Pardon, huit francs, tu l'as avoué toi-même.

M^{me} CONTREPOIS. — Dix-huit francs... Est-ce que tu peux te rappeler ! Le madère de Boisseau t'avait rendu ivre-mort...

M. CONTREPOIS, *se levant*. — Parfaitement !

M^{me} CONTREPOIS. — Tu vois, non seulement tu avoues les vices, mais tu nages dedans avec une sérénité parfaite. (Pendant que Contrepois allonge le bras pour atteindre sa pipe.) Voudrais-tu me frapper maintenant ; il ne te manquera pas que ça, après m'avoir fait tous les affronts, m'avoir humilié... Mais je ne te donnerai pas cette satisfaction, tu serais trop content, ta lâcheté prendrait un trop bel essor... Empoisonneur... ivrogne... tueur de femmes. (Elle rentre furieuse dans sa chambre.)

M. CONTREPOIS, *stoïque sous l'orage, tout en allumant sa pipe*. — Et tout cela parce que, ayant avalé trois assiettes de soupe, je n'ai pu manger beaucoup d'omelette.

CHARLES QUINEL.

pendre, vous ne le voudriez pas, car sans moi qui réprendrait de votre vie ? Au surplus, essayez si vous voulez...

Mais déjà la colère du roi était passée. Il revenait le faible et tremblant vieillard de tout à l'heure.

— C'est vrai, compère Tristan, tu as raison et j'aurais mauvaise grâce de t'en vouloir de ton excès de zèle. Mais va-t-en bien vite détacher ces deux corps et fais-les enterrer en terre sainte. Ces jeunes gens ont porté de grands noms dans le monde, et peut-être un jour le troubadour que tu as pendu aurait pu disputer à mes descendants la couronne de France. Les desseins de Dieu sont impénétrables... Qu'ils reposent sous le même gazon et que la terre leur soit légère ; je vais dire un chapelet à leur intention.

Et, pendant que le bourreau sortait pour exécuter les ordres de son maître, le bon roi Louis XI continua à baisser dévotement ses images de plomb, en jetant autour de lui des regards effarés comme s'il avait peur de voir surgir de l'ombre immense les fantômes de ses victimes.

Jamais on ne sut le nom du troubadour de Plessis-les-Tours qui chantait des ballades aux pendus.

J. DERVAL.

A PROPOS DE L'OMELETTE

Le ménage Contrepois vit dans la félicité la plus absolue. Des rentes, pas d'enfants et, tous les deux, une santé excellente, voilà le bilan de leur bonheur. Etant donné cependant que l'idéal n'est qu'un mythe sur notre pauvre terre, M. Contrepois, pour suivre la loi commune, compliquent leur existence à propos de rien, voire même d'un bouton de culotte, d'une lampe qui fume, ou d'une bouillotte dite « d'eau chaude » qui refroidit. Aujourd'hui c'est une omelette, une simple omelette de huit œufs parsemée de fines herbes qui tient absolument à faire l'office de nuage pour obscurcir le ciel d'un ménage si uni.

M. CONTREPOIS. — Très bon, ce potage avec les petites pâtes alphabétiques.

M^{me} CONTREPOIS. — Si tu en veux encore, mon gros chéri.

M. CONTREPOIS, *tendant son assiette*. — Volontiers, une petite miette...

M^{me} CONTREPOIS. — Tu ne vas pas pouvoir manger autre chose. (Elle lui en sert pourtant une assiette pleine.)

M. CONTREPOIS. — Excellent, le potage... Et la belle M^{me} Contrepois ne veut pas faire comme son petit mari... (Le petit mari a un mètre quatre-vingts de hauteur et pèse trois cents.)

M^{me} CONTREPOIS. — Non, j'aime mieux me réserver pour l'omelette.

M. CONTREPOIS. — Ah ! nous avons de l'omelette... chic... chic... On voit bien que tu connais mon faible. (Il termine sa deuxième assiette de soupe.) N'est-ce pas, cordon bleu de mon cœur ?

M^{me} CONTREPOIS. — Oui, mon mignon adoré... (Après avoir regardé dans la soupière.) Finis la soupe, veux-tu...

M. CONTREPOIS. — Tu viens de me dire que je ne pourrais pas manger autre chose.

M^{me} CONTREPOIS, *pas logique pour un sou*. — Mais si... mais si... demain ça serait perdu. (Elle verse le restant de la soupière dans l'assiette de son faible époux.) Mange... tu ne sais pas qui te mangera...

M. CONTREPOIS, *attaquant la troisième assiette*. — C'est bien pour le faire plaisir... Seulement j'ai peur que ça me coupe l'appétit...

M^{me} CONTREPOIS, *se levant pour aller chercher l'omelette*. — Ne t'inquiète pas... (M. Contrepois, un peu bourré, met moins d'ardeur à terminer la troisième assiette.)

M^{me} CONTREPOIS, *apportant le plat*. — Voilà les huit œufs ; comme je n'ai pas très faim, j'en ai gardé un neuvème pour moi que je mets à la coque... Allons, fais-moi le plaisir de manger la petite omelette...

M. CONTREPOIS. — Je ne voudrais jamais t'en priver... Elle est trop belle et tu vas me faire le plaisir de manger ta part. (Il veut la couper en deux.)

M^{me} CONTREPOIS. — Allons, ne fais pas l'enfant... A-t-on jamais vu un gros garçon faire ainsi des manières.

M. CONTREPOIS, *qui n'a presque plus faim*. — Je t'assure, aide-moi un peu. (Il regarde le jaune cataplasme qui encombre son assiette.) Sûrement, tu vas me faire attraper une indigestion...

M^{me} CONTREPOIS. — Mais non, sans pain, ça passera... Ce sont de petits œufs...

M. CONTREPOIS. — Deux de trois sous ?

M^{me} CONTREPOIS. — Est-ce que tu es fou ? Si tu veux m'en apporter six mille des œufs comme ça à deux de trois sous, je te les achète tout de suite.

M. CONTREPOIS, *qui s'en garderait bien, de peur que M^{me} Contrepois ne lui en fasse une autre omelette*. — Tu sais, moi, je te dis ça comme je dirais autre chose.

M^{me} CONTREPOIS. — Quand on ne sait pas ce qu'on dit, on se tait.

M. CONTREPOIS. — Si tu veux te souvenir du dernier dîner des Panard, M^{me} Panard, elle-même nous a dit au dessert qu'elle payait ses œufs deux de trois sous...

M^{me} CONTREPOIS, *dédaigneuse*. — Peuh ! des œufs d'épiciers...

M. CONTREPOIS. — Je ne sais pas si c'étaient des œufs de poule ou des œufs d'épiciers, toujours est-il qu'elle a dit cela, aussi vrai que nous étions huit à table...

M^{me} CONTREPOIS. — D'abord M^{me} Panard est une espèce de petite femme qui ne sait pas acheter ses provisions... Ce n'est pas de ma faute si elle est bête.

M. CONTREPOIS. — Ni de la mienne...

M^{me} CONTREPOIS. — Pourvu qu'elle ait de la poudre de riz sur le nez... celle-là.

M. CONTREPOIS, *toujours en arrêt devant son omelette*. — Si tu veux que la poudre de riz sur le nez ait une influence sur la confection des omelettes, mon Dieu, moi, je veux bien...

M^{me} CONTREPOIS, *agressive*. — C'est-à-dire que tu veux insinuer que M^{me} Panard possède toutes les qualités culinaires et que moi seule suis une ganache en fait de cuisine.

M. CONTREPOIS, *heureux de trouver une diversion*. — Césarine, ce que tu viens de dire là me va droit au cœur. (Il repousse son assiette.) Tu vois, tes paroles m'ont coupé l'appétit.

M^{me} CONTREPOIS. — M^{me} Panard... M^{me} Panard... elle est fraîche, M^{me} Panard avec ses corsets rembourrés...

M. CONTREPOIS. — Je me demande un peu ce que tu vas chercher...

M^{me} CONTREPOIS, *s'emballant peu à peu*. — Tous les mêmes, les hommes, il suffit qu'une femme ait les cheveux teints et de fausses dents (car elle a de fausses dents, c'est son dentiste qui me l'a dit) pour qu'aussitôt sa cuisine soit trouvée meilleure que celle de l'intérieur conjugal et de la femme légitime.

M. CONTREPOIS, *heureux dans le fond*. — Tu vois, tu voulais me serrer l'estomac... tu viens d'y réussir. (Il dépose délicatement l'omelette dans le plat.)

M^{me} CONTREPOIS. — Je ne m'étonne qu'à moitié si tu ne veux pas manger... Tu supposes sans doute que je t'ai fourré du poison dans les plats, que je t'ai glissé de l'arsenic dans ton omelette.

M. CONTREPOIS, *étonné*. — Moi ?

M^{me} CONTREPOIS. — Parfaitement... Eh bien ! mon cher, quand on pense des choses pareilles, c'est qu'on est capable de les faire.

M. CONTREPOIS. — Cette blague...

M^{me} CONTREPOIS. — Il y a longtemps que je m'en doutais... Seulement, tu ne l'emporteras

— Malheureux ! s'écria cependant Duhamel, hors de lui.

— Quoi ?... que veut dire ceci ? s'informa le jeune homme d'un air de plus en plus stupéfait. Bourdaloue intervint :

— Allons nous expliquer sur le boulevard... Il est inutile de faire du scandale ici.

Sous les regards curieux des employés et du public que cette courte scène avait intrigués, les trois hommes sortirent du bureau.

Sur le trottoir, Duhamel reprit vivement :

— Tu demandes ce que cela veut dire !... c'est pousser le cynisme jusque'à sa dernière limite !

— Mon oncle, répliqua le jeune homme, malgré notre désaccord, je vous ai gardé le respect auquel vous avez droit... mais, vraiment, je ne sais quelle fièvre vous égare aujourd'hui et je me retiens pour ne pas vous répondre sur un ton qui mettrait une irrémédiable fin à nos relations !

— De mieux en mieux !... Mais, enfin, malheureux, que venais-tu faire ici ?... réponds !

— Je venais chercher une lettre... qu'y a-t-il de cynique, comme vous le dites, à accomplir cet acte ?

— Et à quelle initiales, cette lettre ?

— R. D... Je m'appelle Raoul Duhamel, il me semble !

Et d'où vient cette lettre ?

— Ah ! ici, vous me permettez de garder le silence le plus absolu.

— Allons, tu perds ton assurance criminelle !... Tu n'oses plus avouer !

— Ah ! ça, mon oncle, où voulez-vous en venir ?... Auriez-vous l'intention de censurer ma correspondance et mes actes ?

— Je crois y avoir quelque droit présentement... en qualité de premier intéressé.

— Je ne comprends pas !

— Voulez-vous me permettre de vous mettre sur la voie ? dit à son tour, ironiquement, le policier.

— Mais, monsieur, répondit en le toisant dédaigneusement le jeune Raoul Duhamel, de quel droit vous immiscez-vous dans cette discussion !

— Du droit que m'a confié M. Duhamel, votre oncle, en me chargeant de ses affaires... Mais, abrégons ce regrettable incident... Connaissez-vous ces deux lettres ?

Ei Bourdaloue, sortant de son portefeuille les correspondances de menaces et anonymes, les présenta au neveu.

Celui-ci, après y avoir jeté un coup d'œil, eut un rire moqueur.

— C'est sérieusement que vous me posez cette question ?

— Très sérieusement ! reprit M. Duhamel.

— Laissez-m'en douter encore !... A moins que vous ne me croyez fou, comment pouvez-vous supposer que j'aie pu vous écrire cela !... Dans quel but ?

— Ne me force pas à m'expliquer sur ce sujet.

— Et puis, voyons, vous connaissez mon écriture ?... Comparez avec celle de vos lettres.

— Oh ! intervint encore le policier, on a tous jours des amis complaisants et même des amies.

— Ah ! monsieur, vous faites là un joli métier ! s'emporta le jeune homme.

— Enfin, que venais-tu chercher ici ? reprit Duhamel.

— Une lettre vous ai-je dit !... une lettre de femme, puisqu'il faut me disculper d'une infamie dont je n'ai jamais eu la moindre pensée !

— Une lettre de femme... oui... c'est une excuse toute trouvée !

— Tenez !... Je ne l'ai pas encore ouverte ni même vue cette lettre : je vais vous dire d'où elle vient et ce qu'elle contient... à peu près...

— Mais, malheureux, puisque c'est celle que je t'ai envoyée !

Raoul Duhamel regarda l'enveloppe qu'il avait dans la main et eut un geste d'étonnement :

— C'est vrai !... ce n'est pas son écriture !... Je vous jure, mon oncle, que j'attends une lettre de cette personne... elle doit être restée au bureau... Je vais aller la chercher et vous verrez !

— Allons-y ensemble... car je t'avoue, Raoul, que cette discussion me fait horriblement souffrir et que j'ai hâte de te voir prouver ton innocence !

Ils rentrèrent tous les trois à la poste.

Une autre lettre s'y trouvait, en effet, aux mêmes initiales, mais portant, en sus, la mention : « Boulevard du Palais ».

On fit quelques difficultés pour la leur donner, mais à la suite de leurs explications ils l'obtinrent néanmoins.

Raoul la tendit à son oncle et le pria de la décacheter et de la lire, mais, celui-ci, loyalement, refusa de commettre une pareille indiscretion et, tout ému, prit la main de son neveu.

— Non, non !... Je te crois maintenant !... Cependant, voyons, explique-moi pourquoi tu ne te fais pas adresser ta correspondance chez toi et pourquoi tu as choisi ce bureau ?

— C'est simple et compliqué tout à la fois, répondit le jeune homme en rougissant et en hésitant un peu... Je ne me fais pas adresser ma correspondance... chez moi parce que... en ce moment... je crains des accès de jalousie, menant simultanément deux intrigues.

— Oh ! oh !

— J'ai choisi ce bureau, qui est aussi celui de ma deuxième idole, parce qu'il est à mi-chemin de nos demeures respectives, moi habitant le quartier latin et elle la rue de Rivoli.

— Tu ne saurais croire combien je suis heureux, mon cher Raoul, de ta justification... Je me disais aussi qu'il n'était pas possible qu'un Duhamel commît une pareille infamie.

Dans sa joie débordante, le bijoutier donna une franche et affectueuse accolade à son neveu.

— Hélas ! mon oncle, dit celui-ci, comment

FEUILLETON

UNE

Mystérieuse affaire

PAR

Edmond CHAR

Lorsque son tour fut venu, le jeune homme demanda à l'employé proposé :

— Avez-vous une lettre aux initiales R. D. ? Bourdaloue lui-même en trembla de surprise. C'était donc vrai ! Le coupable venait, stupidement, se faire pincer sans plus de précaution !

Quand on eut remis au jeune homme la lettre expédiée par Bourdaloue, le policier l'aborda très discrètement.

— Monsieur, lui dit-il, je désirerais vous faire une communication.

Le jeune homme regarda son interlocuteur d'un air étonné et dit :

— Quelle communication ?

— Il y a là quelqu'un qui tient à vous voir.

— Mais... puis-je savoir à qui j'ai l'honneur de parler ?

— Vous allez le savoir immédiatement... venez.

Bourdaloue et le neveu se dirigèrent vers l'endroit où se trouvait Duhamel.

— Mon oncle ! s'écria l'étudiant stupéfait en apercevant celui-ci qui, livide, lui jetait un regard terrible.

Les deux parents se considérèrent un instant sans dire un mot.

C'était prompt pour un homme qui n'avait jamais quitté Paris, et partant c'était fort.

M. Dubois le mit au courant, avança ses frais, lui conféra ses pouvoirs et, cordialement :

— Vous aurez l'excédent des vingt-cinq mille francs de gain, en cas de réussite. Adieu, mon bon ami, ne vous laissez pas griser par les façons gailardes des Provençaux ! Ils sont engageants et vous embrassent si abondamment qu'on en perdrait la tête ; mais fins à passer par le trou d'une aiguille... Allons, bonne chance et prompt retour.

— Mère !... je pars, cria François en serrant sa mère ébahie contre sa poitrine.

Et tout en bourrant sa valise, achetée en route, il lui raconta l'affaire inopinée du matin.

Quelle aventure pour eux ! Il semblait à leurs yeux, troublés de larmes, voir Marseille perchée au sommet des Cordillères.

On s'embrassa vingt fois.

— Cet enfant aura faim... J'en ferai une maladie... disait la mère au départ. Après tout, la souffrance rachète le bonheur, ajoutait-elle à l'heure où, l'oreille tendue, elle écoutait sans respirer les bruits montants de la rue, par laquelle son fils rentrait le soir.

Pour lui, il avait pris des troisèmes, calculant les économies qu'il apporterait, la-dessus, à celle qu'il appelait toujours « sa chère maman. »

Il savait ce qu'elle souhaitait : c'était de remplacer la vieille pendule capricieuse comme une chèvre, que tous les horlogers n'auraient pu empêcher de retarder chaque jour de dix minutes.

— Oui, maman aura un cartel rocaille Louis XV, et sur sa cheminée une statuette de Notre-Dame-de-la-Garde, blanche comme son âme. Elle en caressera le pied de peluche vieux rose avec ses doigts fuselés, sous prétexte d'en chasser la poussière.

Il rêvait à ces douceurs, perdu en l'espace fuyant des paysages.

— Eh Monsieur ! Attrapez-moi cette enfant vous qui n'avez rien à faire, pendant que je monterai le sac de voyage à Madame.

Une grosse servante lyonnaise mettait en même temps sur les bras de François une jolie fillette de trois ans et poussait, ensemble, le sac annoncé et une jeune femme dans le compartiment du voyageur.

— Adieu ! Mme Martha... pleura la bonne, ne vous faites pas de chagrin... vous serez deux, tandis que je reste seule !

— C'est affaire de six jours, Blandinon ! — Oui !... c'est convenu, ronchonna la servante, je sais que six et six font douze... Enfin, ce qu'il faut, il le faut.

Le train un instant arrêté reprit sa marche, pendant que Blandinon, campée sur le quai, criait comme une perdue à l'enfant :

— Adieu, la mimie bleue !.. Adieu, la chatte d'or !

— Je veux l'emmener ! fit la chatte d'or en griffant les mains de Mérant qui cherchait à l'empêcher de passer par les vasistas, et en pinçant ses lèvres roses afin de ne pas sangloter... Qu'on arrête la voiture, je veux ma Blandinon !

François se vit contraint à prendre la Mimie bleue dans ses bras pour lui montrer, dans un but de consolation, un dada lamentable aux jambes couvertes d'éparvins, attelé à un tombeau de sable.

— J'aime mieux ma bonne !.. répondit la chatte d'or revêche, en essayant ses yeux dont la couleur répondait à son appellation.

Martha excusa sa fille. Mérant se déclara

BALIVERNES



— Quel temps, mon ami, de la crotte jusqu'au genou...
— Autant dire par-dessus la tête !...



— Jamais je ne comprendrai que vous ayez nommé cet homme académicien...
— Angéline, il a un si bon cuisinier !!



— Autrefois, son cœur battait pour moi...
— Et maintenant ?
— Maintenant, maman, c'est sa main !



— Ça, mon vieux, je l'vendrai quand j'voudrai comme du pain...
— Tu peux même dire comme le dessus du pain.

satisfait de son rôle de consolateur, montra qu'il y apportait quelque talent ; et l'intimité, très restreinte entre gens délicats, renseigna l'employé sur le but du voyage de Mme Martha, appelée près d'un parent mourant qu'elle voulait intéresser à la dot de Chatte d'or.

Mérant déclara discrètement son emploi de délégué en une affaire importante. Il s'offrit de protéger l'arrivée de la jeune femme jusqu'à l'hôtel modeste dont elle donna l'adresse et eut l'idée d'y descendre également.

Pendant ce laisser-courre de menues confidences le parisien ne perdait pas de vue les envolées du pays méridional. Enthousiaste, ravi, il osa enfin chanter son admiration ; et Martha, pensive, écouta un hymne qui respirait la saveur poétique d'un premier chant.

— Que sera-ce, quand il verra la mer !
Il arrivèrent trop tard pour la voir ; mais ils convinrent d'aller le lendemain au port.

A la Joliette, François eut avec Martha l'éblouissement du flot bleu, l'émotion de l'infini perdu, du Ciel et de l'eau. A genoux, ils dirent une prière, un duo où se mêlait un sentiment plus intime, encore inexprimé.

— Etes-vous satisfait de vos affaires ? demanda-t-elle le soir au délégué de la maison Dubois.

— Ah ! Madame, notre prière de ce matin m'a porté bonheur. Tout est conclu en me faisant la part belle... Et vous ?

— Moi... c'est plus triste puisque la mort doit tout conclure. J'attendrai ici cette heure funèbre

et très prochaine. Mon parent le désire sans se douter de ce que cela coûte à une pauvre veuve.

Elle était veuve et libre, c'est tout ce qu'il comprit ; et soudain l'éclairage fumeux de la salle à manger brilla pour lui d'une clarté joyeuse. Pourtant, il ajouta :

— Je partirai demain, Madame. Voulez-vous me promettre de me donner de vos... je veux dire des nouvelles de la Mimie bleue ? fit-il en se reprenant tout rouge et très intimidé.

Ce fut tout convenu.

Le lendemain, un télégramme de M. Dubois satisfait permettait à son chargé d'affaires de prolonger de quarante-huit heures son séjour à Marseille. Mme Mérant, décidée à l'héroïsme, avait obtenu cette faveur, afin de laisser à son cher enfant le temps d'accumuler les souvenirs d'un premier voyage.

François constatait, non sans inquiétude, le plaisir qu'il prenait à rester prêt... de la Chatte d'or. Ils firent tous les trois l'ascension de Notre-Dame-de-la-Garde.

Devant les blanches collines qui serrent si harmonieusement la Méditerranée d'azur et l'active Marseille, il sentit en son cœur un nouvel hôte prendre la place en maître. Il se résolut à confier ce secret à sa mère, en lui offrant la plus belle statuette de la Vierge qu'il put trouver.

Il se croyait riche pour avoir gagné, en loyale diplomatie commerciale, cinq mille cinq cents francs. Son patron l'en félicita et sa mère l'embrassa tendrement.

Puis, il lut tout haut :

« Ne vous croyez pas débarrassé de moi parce que je ne suis pas allé chercher votre réponse au bureau 32. Je sais que malgré mes avertissements vous allez dîner avec votre future. Il vous en cuira dès ce soir, vous n'achèverez pas votre repas ».

— Palsembkeu ! reprit Bourdaloue, il monte d'un degré dans la menace !.. Il y a de tout dans cette prédiction...
— Pourvu que ce ne soit pas un empoisonnement ! s'écria Mme Lanthénac.

— Un empoisonnement ! s'effara son mari.
— Ne craignez rien, mes amis, dit le policier, notre inconnu ne me paraît pas être un criminel endurci, il veut faire peur, c'est un esbrouffeur, si je puis ainsi m'exprimer ; il fait du chantage par amour de l'art... sans quoi il eût déjà agi plus énergiquement... il y a évidemment un sentiment qui le retient et j'ai mes idées la-dessus... Mais sacrédié, il est extraordinairement bien renseigné et je souhaiterais à nos agences d'avoir de tels collaborateurs... Sans doute n'est-il pas besoin de ça pour gagner sa vie car il doit occuper une situation au moins aisée puisqu'il possède une machine à écrire.

— Rien ne prouve que c'est lui-même qui a confectionné la lettre, il peut l'avoir donnée à composer à quelqu'un, fit remarquer Mme Lanthénac.

— Erreur, madame... Le texte même du poulet me prouve que lui seul a pratiqué... c'eût été d'une grave inconscience que de confier ces lignes comminatoires à un étranger... et notre énigmatique correspondant a montré qu'il avait de la prudence.

— Ça devient de plus en plus étrange, dit Lanthénac.

— Oui, répliqua soucieusement Bourdaloue, je crois que nous avons affaire à forte partie.

— Ne me terrorisez pas à votre tour, essaya de plaisanter Duhamel.

Quand le cousin de Martha laissa à la mère et à sa fille une ronde fortune, Mérant reçut du bon M. Dubois une dot de cinquante mille francs. Ce brave patron demanda aussi la main de la jeune veuve pour son plus fidèle employé qu'il associa à sa maison.

Ils sont heureux !... Blandinon fait le ménage pendant que Mme Mérant prépare au frère de la Chatte d'or, qui va prochainement arriver, un merveilleux trousseau.

M^{me} de BRUNOY.

VARIÉTÉS

Les métaux dans les plantes.

L'investigation chimique vient de révéler, en un grand nombre de végétaux, l'existence d'un métal qui paraît spécial à chacun et que l'analyse spectrale détermine mathématiquement en qualité et en poids.

On sait, depuis longtemps, que les choux contiennent du soufre, qu'il y a de l'iode dans le raifort, dans le radis, dans certaines laitues — celui-ci très abondant dans les foins et les varechs — mais ceux-là étaient des métalloïdes, tandis que l'existence des métaux proprement dits dans les plantes était au moins hypothétique. La voilà mise hors de doute.

Le tabac, la vigne, le caféier, le cacaoyer, la canne à sucre renferment du lithium, ce métal très léger avec lequel Arfeson prépara le carbonate de lithine, et qui est le principe actif des eaux de Vittel, de Plombières et de Contrexéville.

Les feuilles du mûrier, du chêne, de l'arbre à thé, de la betterave à sucre — surtout de la variété à collet rose, dite silésienne — contiennent des parcelles de *rubidium*, métal assez rare rencontré quelquefois avec la platine dans les sables quartzes de l'Oural, et qui donne au spectroscope une raie rouge très caractérisée.

Le cuivre se rencontre dans le blé et dans l'avoine, en très faible proportion. On a observé que le pain provenant de la farine de tels blés était plus brillant ; ce qui explique pourquoi les fraudeurs — les plus habiles chimistes qui soient — emploient le sulfate de cuivre à petite dose pour lustrer les pains de luxe. Que l'on se rassure ! Un épi de blé ne renferme qu'un cent millième de son poids de cuivre. Il serait à désirer que les falsificateurs n'en missent pas davantage !

Le sang humain contient du fer : le fait est connu depuis longtemps. Il ne serait pas impossible que ce fer-là provienne de celui que l'on rencontre dans la doucette, le pissentiel, la chicorée, surtout dans les épinards et dans le cresson de fontaine. D'ailleurs, les salades en général passent pour être très toniques, vraisemblablement à cause de la nature ferrugineuse de leurs feuilles.

Dans le Harz-Gebirge, où il y a des terrains riches en *calamine* — lisez carbonate de zinc, — on avait remarqué, il y a bel âge, que les violettes cueillies sur ces terrains-là fournissaient à la distillation un résidu en oxyde de zinc égal au dixième de leur poids : ce dernier métal vient d'être trouvé dans la violette jaune, dont le terrain de prédilection est précisément le terrain calaminifère, c'est-à-dire riche en calamine. Les chardons venus sur les sols contenant de la blende ou sulfure de zinc, ont également fourni des traces du même métal.

— Tout de même, si c'était une tentative d'empoisonnement ! reprit Mme Lanthénac.

— Il n'y mettrait pas tant de complaisance à l'annoncer... et là je me demande comment il s'y prendrait pour empoisonner M. Duhamel au milieu de vous... à moins qu'il n'ait des intelligences dans la place.

— Prenons, néanmoins des précautions...
— Quelles précautions ?

— Faisons inviter par ma belle-sœur son médecin, le docteur Laville.

— En voilà une occasion pour lui !

— Trêve de verbiage, s'interposa Bourdaloue, cette précaution du médecin n'est peut-être pas inutile... la méthode préventive est une bonne chose... Moi, je vais me mettre en route, muni des anciens et nouveaux avertissements et des idées que m'ont suggéré certains faits... Au revoir et à demain, car j'espère bien que vous me raconterez ce qui se sera passé à ce fameux dîner ?

— Comptez-y, dit Lanthénac.

Bourdaloue se retira.

Duhamel, après avoir pris rendez-vous avec les Lanthénac pour le soir et après avoir arrêté avec eux les détails de la petite et innocente comédie à jouer devant Mme Vivier qui devait tout ignorer jusqu'au bout, se retira également.

Tout le monde se retrouva au dîner chez Mme Vivier.

Celle-ci, quoique un peu étonnée, avait été, sur le conseil de sa belle-sœur, inviter le docteur Laville qui avait accepté.

Les enfants des Lanthénac étaient eux-mêmes de la petite fête, mais comme ils tenaient de la place et qu'ils étaient un peu turbulents, on les avait relégués sur la demande de la mère à la cuisine, ce dont ils s'accommodaient d'ailleurs avec plaisir.

(A suivre.)

avez-vous pu croire que je me livrerais à une pareille manœuvre?... Pourquoi voulez-vous que votre mariage m'inquiète ? J'ai parfois besoin d'argent pour m'amuser, c'est vrai, mais, avec quelques dettes que je laisserai, mon père en verra la farce... Je vous assure que je ne désire pas votre mort, pas plus que vous ne semblez disposé à l'accueillir... Plus tard?... Plus tard j'espère bien gagner ma vie et des rentes, comme mon père le fait et comme vous le faites vous-même !... Je forme des vœux, au contraire, pour votre bonheur en ce monde et dans l'autre.

— Pardonnez-moi, mon cher enfant... et constate avec moi que la coïncidence était aussi singulière que redoutable.

— Vous pardonnez !... mais je n'ai pas à m'émouvoir d'une erreur reconnue... et si je puis même vous être utile dans les recherches que vous entreprenez pour découvrir votre ennemi ?

— Non, non !... Je ne veux pas, après l'avoir fait de la peine en te soupçonnant d'une action indigne, t'astreindre à une pareille besogne... Va, reprends ta vie de jeune homme avec ses enthousiasmes et ses plaisirs — ta deuxième idole doit t'attendre... Et n'oublie pas de venir me voir, car, n'est-ce pas ? nos dissensions sont oubliées... Cette mauvaise affaire aura toujours produit ce bon résultat.

— J'irai prendre de vos nouvelles incessamment.

Ils se séparèrent.

Duhamel et Bourdaloue se dirigèrent vers la rue Rambuteau.

Pendant quelque temps ils marchèrent côte à côte sans se dire un mot.

Le premier, Duhamel rompit le silence :

— Eh ! bien, monsieur Bourdaloue ?

— Eh ! bien, monsieur Duhamel ?... Nous voilà aussi avancés qu'auparavant... Vous allez un peu vite en besogne...
— Quoi ?... est-ce que vous conserveriez le moindre doute sur la culpabilité de Raoul...

vous qui l'avez cru innocent pour commencer ?

— Heu... non... non... mais nous n'avons peut-être pas tiré de lui tout ce que nous aurions dû.

— Allons ! allons, monsieur Bourdaloue, votre profession vous fait voir tout en noir.

— Admettons... Quoi qu'il en soit, voilà le champ des recherches notablement réduit et une piste, sur laquelle je ne comptais pas beaucoup il est vrai, assez éventée... Dirigeons nos vues ailleurs... Je vais employer le restant de ma journée à combiner mes plans... D'abord, il faut que je retourne à la poste pour savoir si on n'est pas venu réclamer notre enveloppe... ce qui est peu probable, car, à mon avis, le chantage aux mille francs n'est qu'un vain prétexte... Ah ! votre ennemi y met une certaine intelligence et son incognito est assez savamment combiné, mais nous arriverons à le percer... Demain matin je passerai chez les Lanthénac, voulez-vous vous y trouver ?... Peut-être aurons-nous du nouveau l'un ou l'autre à nous communiquer...

Quoi qu'il arrive ne craignez pas d'aller dîner demain soir chez votre fiancée.

IV

Le lendemain matin, samedi, ainsi qu'il était convenu, Duhamel se rendit chez les Lanthénac. Bourdaloue s'y trouvait déjà.

Le bijoutier affectait un air dégagé, mais on sentait que sa bonne humeur était de commande. Le policier ne s'y trompa pas.

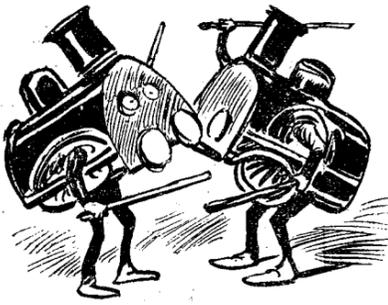
— Quoi de nouveau ? demanda-t-il à Duhamel.

— Du nouveau !... du nouveau ! répondit celui-ci... il y a que mon persécuteur a la manie épistolaire, voilà ce que j'ai encore trouvé dans mon courrier de ce matin.

Bourdaloue prit la lettre, faite cette fois à la machine à écrire, qu'on lui tendait.

— Oh ! oh ! dit-il, notre personnage a des ressources : il se paye de la dactylographie.

La Semaine Amusante, par Henriot



Americanisme. Comment je comprendrais les combats de locomotives pendant l'Exposition.



— Vous dites que vous êtes cocher depuis dix ans? vous ne connaissez pas Paris!
— J'ai été en fait pendant dix ans cocher de corbillard; mes voyageurs ne se sont jamais plaints!



— La dépopulation?... oui, mais avez-vous trouvé un remède?
— D'abord, la suppression des chambres à deux lits.



— Qu'est-ce que c'est que cette foule dans la cour du ministère? c'est encore une noce qui croit entrer à la mairie d'à côté?
— Non... cette fois-ci, c'est un enterrement.



— Et vous savez, vous pouvez dire au ministre que si je n'ai pas les palmes demain, la France comptera après-demain un Dérouté de plus!

58, Boulevard de la Villette
PARIS
Bornibus
Sa MOUTARDE
Ses CORNICIONS mère Marianne

Appareils livrés à l'essai
ALAMBICS ACÉTYLENE
DEROY Fils Aîné, 71 à 77, Rue du Théâtre, Paris

REMÈDE DES APACHES
(pour 10 cent. par jour)
GUERIT
Douleurs
RHUMATISMES
GOUTTE
Dr FOURNOL
56, r. Laffitte, Paris

TOUTES LES MALADIES
NOUVELLES CEINTURES
M. CLAVERIE, 234, Faubourg St-Martin, Paris.

JOYEUX VIVEURS & CHANTEURS
Maison D. Rigolet, 23, rue St-Sabin, Paris.

OUTILS POUR AMATEURS et INDUSTRIE
LE MELLE, 42, Rue Lafayette, 42, PARIS.

POUDRE ROCHER LAXATIVE
Le plus agréable et le plus efficace des laxatifs

DRAGEES D'ERGOTINE BONJEAN
HEMORRAGIES DE TOUTE NATURE

SI VOS CHEVEUX TOMBENT
GROS: F. VIBERT, Lyon. ÉVITER LES SUBSTITUTIONS.

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON & A LA MÉDITERRANÉE

La Compagnie P. L. M. organise, avec le concours de l'Agence des Voyages Modernes, plusieurs excursions qui permettront de visiter de la fin du mois de Janvier au mois de Mars: les unes, l'Égypte, la Haute-Égypte, la Palestine, la Terre-Sainte et la Syrie; les autres, la Tunisie, l'Algérie et l'Italie.

S'adresser, pour renseignements et billets, aux bureaux de l'Agence des Voyages Modernes, rue de l'Échelle, 1, à Paris.

POMMADE MOULIN
Guérit Dartres, Boutons, Rougeurs, Démangeaisons, Eczéma, Hémorroides. Fait repousser les Cheveux et les Cils.

LA PATE ÉPILATOIRE DUSSEY

LOTÉRIE DES ENFANTS TUBERCULEUX
ORMESSON - SAINT-POL-SUR-MER
GROS LOT: 250.000 FRANCS
1 gros lot de 100.000 fr. | 1 gros lot de 50.000 fr.
1 — 20.000 — | — 10.000 —
Plus 1575 lots de 100 à 5.000 fr.
Tous les lots sont payables en argent
1^{er} TIRAGE: 10 JUILLET 1900
1 gros lot de 100.000 fr.
1 lot de 20.000 fr. | 3 lots de 5.000 fr.
520 lots de 100 à 1000 fr.

ASTHME et CATARRHE
GUÉRIS par les CIGARETTES ESPIC
Oppressions, Toux, Rhumes, Névralgies.
Le FUMIGATEUR PECTORAL ESPIC est le plus efficace de tous les remèdes pour combattre les Maladies des Voies respiratoires.

GUIDE DE LA BONNE CUISINIÈRE
Par M^{me} C. DURANDEAU

Un beau vol. de 432 pages, relié toile rouge
CONTENANT
L'ART D'ACCOMMODER LES RESTES ET DE Plier LES SERVIETTES

M. VERMOT, Editeur, 6 et 8, rue Duguay-Trouin, PARIS

ON MAIGRIT
Jeunesse éternelle et fermets des chairs. L'obésité disparaît en prenant chaque jour une petite cuillerée de la POUDRE de HOWELAND.

COLLECTION VERMOT

Magnifiques volumes, tirés sur très beau papier glacé, illustrés de nombreux dessins originaux et ornés de superbes couvertures en couleur.

ART DE TIRER LES CARTES (L.), illustré de nombreuses vignettes indicatives.
CLÉ DES SONGES (LA), illustré de 150 dessins.
JEUX DE SOCIÉTÉ (LES), illustré de très nombreux dessins.
MENUS (LES) de M^{me} Durandea, contenant 366 menus, avec les recettes des plats indiqués. — Nombreuses illustrations.
MYSTÈRES DE LA MAIN (LES) ou l'Avenir dévoilé par les lignes de la main.
ORACLE (L'), l'Avenir prédit aux jeunes et aux vieux.
LA GRAPHOLOGIE, contenant de nombreux autographes et spécimens d'écritures.
LE LANGAGE DES FLEURS, illustré d'un très grand nombre de figures.
LE SAVOIR-VIVRE. Manuel de la bonne tenue, des usages du monde et de la politesse.

En vente chez tous les libraires
Chaque volume franco par la poste contre 0 fr. 70 adressés à M. VERMOT, éditeur 6 et 8, rue Duguay-Trouin, PARIS

RUBINAT SOURCE de LLORAC
La seule approuvée par l'ACADEMIE de MÉDECINE de PARIS
Purge immédiatement et sans irritation à la dose d'un verre à bordeaux, n'exige aucun régime.

L'APIOL
DES DOCTEURS JORET & HOMOLLE
REGULARISE LES ÉPOQUES.
EMPÊCHE LES DOULEURS.
RETARDS, SUPPRESSIONS, etc.
Dose: une ou deux capsules matin et soir

PAPIER FAYARD ET BLAYN
GUÉRIT RHUMES, BRONCHITES, RHUMATISMES, LUMBAGOS, BLESSURES, PLAIES

ARÔME PATRELLE

SIROP et PÂTE BERTHÉ
RHUMES, GRIPPE, MAUX de GORGE, INSOMNIES, Douleurs de toute nature.

CHANSONS et RONDES ENFANTINES, texte et musique de toutes les rondes des enfants.
CONTES DE FÉES, par Ch. Perrault, joliment illustré.
FABLES DE LA FONTAINE, illustré de nombreux dessins.
ROBINSON CRUSOÉ (LE), illustré.
ROBINSON SUISSE (LE), joli volume illustré.
SECRÉTAIRE DE TOUT LE MONDE (LE), contenant des modèles de lettres pour toutes les circonstances de la vie. Illustré.
VIEUX LOUP DE MER (LE), ou les Drames de la mer, joliment illustré.
VOYAGES DE GULLIVER, illustration de A. DENIS.
PAUL et VIRGINIE, superbe illustration de A. DENIS.
LES CONTES FANTASTIQUES, par Maxime AUTOUIN, illustré de nombreux dessins.

LES MILLE et UNE NUITS. Aladin ou la Lampe merveilleuse — Alibaba et les Quarante Voleurs.

LA SEVE CAPILLAIRE
Fait pousser les cheveux et les moustaches magnifiquement. Effets prodigieux (3 méd. d'or, 10,000 lict. officiels).
Le Double grand pot: 20 fr., vendu 15 fr. 30.
Le grand pot: 2 fr. Le double pot d'essai: 0.75 (timb. ou mand. à J. Persol, che. 146, r. St-Antoine, Paris)

LA SEVE CAPILLAIRE
Fait pousser les cheveux et les moustaches magnifiquement. Effets prodigieux (3 méd. d'or, 10,000 lict. officiels).
Le Double grand pot: 20 fr., vendu 15 fr. 30.
Le grand pot: 2 fr. Le double pot d'essai: 0.75 (timb. ou mand. à J. Persol, che. 146, r. St-Antoine, Paris)

PÂTE FLAMANDE
LE SEUL PRODUIT BREVETÉ S. G. D. G. pour l'entretien des fourneaux, poêles mobiles, cuisinières et tous objets en fonte ou en tôle.
EN VENTE PARTOUT
Exiger sur chaque Boîte la Marque FER à CHEVAL.

ASSURANCES SUR LA VIE

Par ses combinaisons multiples l'assurance sur la vie s'adapte à toutes les situations. Constitution d'un patrimoine à la veuve ou aux enfants, en cas de décès du père de famille, constitution de dots, formation d'un capital pour la vieillesse, garantie et remboursement d'un emprunt, augmentation du revenu par les rentes viagères, l'assurance sur la vie offre et procure tous ces avantages aux personnes prudentes et économes qui ont recours à elle.
La Compagnie d'Assurances Générales sur la vie, autorisée par ordonnance royale du 22 décembre 1819, est la plus ancienne des Compagnies françaises, et son chiffre de garantie est actuellement de 730 millions.
Elle envoie gratuitement les notices et tarifs concernant ses opérations à toute personne qui en adresse la demande soit à son siège social, 87, rue de Richelieu, à Paris, soit, dans les départements, à ses agents.

POUR RIEN
L'envoi de la magnifique Catalogue illustré de Montres, Pendules, Bijouterie, prix et qualité défiant toute concurrence. Adresser demandes au GRAND COMPTOIR NATIONAL D'HORLOGERIE DE BESANCON.

ACCORDEONS
BEAUX et SOLIDES
apppris en quelques jours avec nouvelle méthode.
VIOLONS, PISTONS, MANDOLINES et GUITARES
Demandez les Catalogues illustrés, gratuits.
AUBERT
8, Rue des Carmes, Paris

CHEMIN DE FER DU NORD

PARIS-NORD A LONDRES

VIA CANAIS ou BOULOGNE
Cinq services rapides quotidiens dans chaque sens (Trajet en 7 h. — Traversée en 1 h.)
VOIE LA PLUS RAPIDE
Tous les trains comportent des 2^{es} classes.
En outre, les trains de l'après-midi et de Matin de Nuit partant de Paris-Nord pour Londres à 3 h. 45 soir et 9 h. soir et de Londres pour Paris-Nord à 2 h. 45 soir et 9 h. soir, prennent les voyageurs munis de billets de 3^e classe.

Départs de PARIS-NORD
Via Calais-Douvres: 9 h., 11 h. 50 du matin et 9 h. du soir.
Via Boulogne-Folkestone: 10 h. 30 du matin et 3 h. 45 du soir.
Départs de LONDRES
Via Douvres-Calais: 9 h., 11 h. du matin et 9 h. du soir.
Via Folkestone-Boulogne: 10 h. du matin et 2 h. 45 du soir.

SERVICES OFFICIELS DE LA POSTE (Via Calais).
La Gare de PARIS-NORD, située au centre des affaires, est le point de départ de tous les Grands Express Européens pour l'Angleterre, l'Allemagne, la Russie, la Belgique, la Hollande, l'Italie, les Indes, l'Égypte, l'Espagne, le Portugal, etc.

LA SEVE CAPILLAIRE
Fait pousser les cheveux et les moustaches magnifiquement. Effets prodigieux (3 méd. d'or, 10,000 lict. officiels).
Le Double grand pot: 20 fr., vendu 15 fr. 30.
Le grand pot: 2 fr. Le double pot d'essai: 0.75 (timb. ou mand. à J. Persol, che. 146, r. St-Antoine, Paris)

A TOUS VOS ENFANTS
Faites LE COLLIER RUSSE du Dr WATKA
préservatif du Group. Maladies de la Gorge, etc.
Se vend partout. — M. R. BARLERIN, à TARARE (Rhône), l'envoie franco contre 2 francs.

PLUS DE MINE DE PLOMB!
PATE FLAMANDE
LE SEUL PRODUIT BREVETÉ S. G. D. G. pour l'entretien des fourneaux, poêles mobiles, cuisinières et tous objets en fonte ou en tôle.
EN VENTE PARTOUT
Exiger sur chaque Boîte la Marque FER à CHEVAL.

CAUSERIE FINANCIÈRE

La détente dans la situation monétaire que nous constatons il y a huit jours a persisté depuis en s'accroissant; elle est de plus à peu près générale. Il n'en a pas fallu davantage pour redonner plus de ton à notre marché financier.

Le retour à une plus satisfaisante tenue s'applique aussi bien aux différentes places étrangères qu'à la nôtre.

Notre marché se détache de plus en plus des fluctuations que les événements de la guerre au Transvaal font subir aux valeurs du Stock-Exchange, notamment au groupe minier.

Ce sont à ces considérations que l'on doit les importants achats qui, depuis quelque temps, se font d'une façon suivie sur ces valeurs et en relèvent chaque jour les cours.

La tendance des Rentes françaises a été bien meilleure cette semaine. Sur le 3 0/0 perpétuel, on a constaté, au comptant, d'importantes demandes; aussi les cours sont-ils en progression marquée. A terme, on a dépassé le pair, et on clôture à 100,10, contre 99,25 jeudi dernier. Au comptant, on reste à 100 francs, soit en reprise de 82 1/2 centimes pour la semaine. Rente 3 1/2 0/0, mieux aussi.

Le marché des fonds d'Etats étrangers a été beaucoup plus actif. Quelques-uns bénéficient même d'une avance importante.

L'Extérieure Espagnole, titre foncier de la spéculation a été portée jusqu'à 67,52. Le bruit a couru cette semaine d'une avance de 50 millions en or que la Banque d'Espagne aurait faite à la Banque d'Angleterre. Mais on n'a prêté que fort peu d'attention à ces rumeurs. D'après les dernières dépêches, ces bruits seraient, en effet, controuvés.

Le Portugais s'améliore à 22,75. La Bourse n'a pourtant reçu aucune nouvelle du sujet de la solution définitive de la question de Delagoa. Divers bruits ont couru sur l'impossibilité de la Compagnie du chemin de fer de Beira de payer l'intérêt de ses obligations.

L'Italien a également très sensiblement amélioré ses cours; il finit la semaine à 92,80.

On ne semble pas, dans les milieux financiers, accorder grande attention à un envoi de troupes italiennes en Egypte, que l'on discute dans les milieux politiques.

Les fonds Ottomans se sont réveillés de leur long assoupissement, et finissent la semaine en reprise marquée sur leurs cours d'il y a huit jours.

Le Turc C s'élève à 26,10; le Turc D à 22,90, et la Banque Ottomane à 564.

Les Fonds russes sont aussi en reprise marquée. Les Fonds roumains sont fermes. Signalons la bonne reprise des Bons 5 0/0 du Trésor roumain à 477.

La tendance a été excellente dans le compartiment de nos grandes Sociétés de crédit qui finissent la semaine à des cours élevés.

Les actions de la Banque de France, qui finissent à 4,225 francs, sont revenues à 4,120.

Le Crédit Foncier de France, qui clôturait à 720 francs, se retrouve à 708 francs, coupon de 15 francs détaché.

Les obligations foncières et communales de cet établissement ont, depuis quelque temps, un marché des plus actifs.

La Banque de Paris a vivement remonté à 1,087.

La Société Générale, le Comptoir National d'Escompte, la Banque Internationale, ont largement profité de la reprise générale.

Le Crédit Lyonnais continue à se faire remarquer par son activité et son excellente tenue, il finit la semaine à 1,006.

Les actions de nos grandes Compagnies de Chemin de fer sont calmes, mais elles maintiennent bien la reprise signalée la semaine dernière.

L'action Lyon, que nous laissons à 1,820 francs au comptant et à 1,815 francs à terme, se retrouve respectivement à 1,813 francs et à 1,818 francs; Midi, 1,325 francs au comptant, ex-coupon de 25 francs contre 1,350 francs avec coupon; Nord, 2,168 francs à terme, ex-coupon de 20 francs, contre 2,155 francs avec coupon, et 2,165 francs au comptant.

L'est-clôture à 1,008 francs contre 990 francs; Ouest, 1,088 francs en avance de 3 francs; Orléans, 1,717 au comptant, contre 1,720 francs.

Les actions du Sud de la France sont à 323,50; actions des Chemins de fer Economiques du Nord, 498,50.

Le compartiment de nos grandes Valeurs industrielles reste, en général, bien disposé et animé.

L'action Suez, qui avait perdu un moment le cours de 3,500 le franchit de nouveau à 3,525.

Le Rio-Tinto se tient à 1,125.

Quant aux Mines d'or, elles ont été constamment délaissées.

La Mode

La mode ne nous apporte cette semaine encore aucune nouveauté sensationnelle. Il faut bien reconnaître que la recrudescence du froid qui s'est marquée ces jours derniers n'est pas très encourageante, et qu'elle semble nous inviter à prendre patience avant de songer aux nouveautés de printemps.

Les costumes de ville se font, presque tous, en drap et se garnissent de piqûres ou de bandes de drap piquées. Les jupes, toujours plates et ajustées dans le haut, s'évasent de plus en plus dans le bas.

Quelques-unes se font avec un large pli rond, double ou triple derrière; ce pli s'aplatit au fer dans toute sa longueur, pour qu'il soit bien marqué, jusqu'en bas. On l'arrête dans le haut.

par une piqûre apparente, faite sur les deux bords; mais, le plus souvent, on se contente de l'arrêter, en dessous, en deux ou trois endroits par des points, ou par un caoutchouc.

Ces jupes demandent à être doublées entièrement, afin que le pli qui leur donne tout leur cachet, soit mieux soutenu.

Les jupons de dessous doivent avoir une certaine ampleur pour soutenir la jupe. Quelques-uns sont munis, dans le bas, d'une petite cercelette de plume, ou de baleine glissée dans l'ourlet. D'autres ont dans les lés de derrière des ressorts d'acier.

Quand je vous disais que la crinoline reviendrait peut-être! N'en sommes-nous pas, déjà, à la tournure?

Il va bientôt falloir nous affubler de ces lourds jupons à nombre incalculable de volants empressés, étagés depuis le bas jusqu'en haut, comme portaient nos mères, vers 1874 et 1875, et dont vous vous souvenez peut-être encore.

Les robes de fillettes se font, à peu près, dans le même genre que celles de leurs mamans.

Beaucoup d'empiècements de passementeries, de galons plats.

La broderie remplace la dentelle, dans l'empiècement.

La guimpe de soie blanche, ou crème plissée à *plus-lingerie*, très fins, constitue l'empiècement le plus simple et à la fois le plus gracieux qui puisse convenir à une robe de drap.



COSTUME SERGE ANGLAISE GARNI DE VELOURS.

Si le froid continue, on va pouvoir reprendre les belles parties de patinage, abandonnées trop vite le mois dernier et arborer le charmant costume qu'exige ce genre de sport.

La jupe courte, arrivant au haut de la botte, donne à la robe de patinage un petit cachet masculin qui ne manque ni d'élégance, ni de caractère.

La petite toque de fourrure disparaissant, à peu près, sous la grande voilette de gaze, qui vient se nouer sous le menton, ajoutée à cette charmante toilette une grâce de plus.

Le drap ou le velours — si en faveur cet hiver — forment la matière de la toilette de patinage. Quelquefois velours et drap sont employés ensemble.

Dans ce cas, la jupe est en velours foncé, tandis que l'autre partie du costume façon de tunique est en drap de teinte plus claire. Un col et des parements au corsage, en velours semblables au velours de la jupe rappellent cette dernière et harmonisent la toilette.

Bien entendu, la fourrure est l'ornement de rigueur: vison, astrakan en bande, renard bleu, martre, etc., etc... toutes les fourrures, en un mot, constituent les plus riches et les plus seyantes garnitures.

Les brandebourgs et les fourragères de passementerie ornent aussi d'une façon charmante, les jaquettes de gros drap, qui, bordées d'astrakan, rappellent les dolmans de fantaisie de nos hussards, ou de nos chasseurs.

Laissant de côté ce sujet un peu spécial, je recommanderai à nos gracieuses lectrices le costume dont elles trouveront ci-dessus le dessin.

Il est en serge anglaise couleur cassis avec bouillonnés de velours plus foncé et petit velours de même teinte dans le bas de la jupe — corsage tailleur avec grands revers de velours même ton — boutons de nacre rosée — tour de cou mousseline de soie ivoire.

YVONNE.

Il faut du bon marché, mais pas trop!... On doit surtout s'en garder pour les produits qui touchent à la pharmacie et à l'hygiène. Que nos lectrices consentent à payer leur *Crème Simon* plutôt plus que moins. Elles auront ainsi de plus grandes garanties. Le prix normal de la véritable *Crème Simon* est 1 fr. et 2 fr. environ. Le modèle à 2 fr. est très avantageux.

LE MÉDECIN DE LA MAISON

Contre le furoncle

Extrait de fleurs fraîches d'arnica. 10 grammes.
Miel blanc. 20 —

Mélez. — Si ce mélange est trop mou, on y ajoute quantité suffisante de lycopode ou de poudre de guimauve pour obtenir une pâte ferme et suffisamment adhésive, qu'on étale sur un morceau de toile cirée ou sur du diachylon, et qu'on applique sur le furoncle. On renouvelle cette épithème toutes les 24 heures, et on réussit habituellement à faire avorter le furoncle, dans l'espace de 2 ou 3 jours, à quelque période qu'il soit de son évolution. — On prescrit, en outre, à l'intérieur, la teinture d'arnica, à la dose de 25 à 30 gouttes, dans une potion à prendre par cuillerées à bouche, de 2 en 2 heures.

Soins du visage et des mains

Pour les soins du visage, les eaux de Cologne, de Lubin, d'Agnel, étendues d'eau pure, sont bien suffisantes pour l'usage journalier; s'il survenait quelques taches d'éphélides (taches jaunâtres) ou d'acné (couperose), on commencerait par faire le soir une lotion avec :

Eau distillée..... 150 grammes
Eau de rose..... 50 —
Teinture de benjoin. 5 —
Acide borique..... 5 —

Mais, s'il n'y avait pas de résultat au bout de quelques jours, il faudrait s'adresser à son médecin.

Les *coméda* ou *petits points noirs* de la peau, qu'il faut bien se garder d'arracher ou d'extraire, seront traités par des lotions d'eau de Vichy le matin, et humectées le soir avec une solution de borax dans de l'eau de Cologne.

Les boutons d'acné, si fréquents chez les jeunes gens des deux sexes, disparaîtront par des bains de barèges et des lavages d'eau de Cologne tenant de l'alun en dissolution.

LE MOIS DU JARDINIER

Nous touchons au mois de février, et les travaux de jardinage, à peu près suspendus pendant les mois précédents, vont recommencer. Rien que l'activité végétale ne se fasse pas encore sentir, il y a beaucoup à faire, surtout en travaux préparatoires et en semis sur couche pour la culture de primeur.

Jardin potager. — On laboure à la bêche les carrés des jardins et les plates-bandes. Dans la seconde quinzaine du mois, on sème en pleine terre les fèves de marais et les oignons blancs. Découvrir les artichauts le jour et les recouvrir la nuit. Récolter les choux de Bruxelles et les champignons de couche. On dispose les côtières pour planter les choux-fleurs demi-durs et les romanes. — Abriter des gelées les côtières où on a planté ou semé. Si le temps n'est pas trop à la gelée, commencer à déchausser les pieds d'artichauts. Vers la fin du mois, on ouvre les tranchées pour faire les couches sèches qui doivent recevoir une culture de melon et de concombres.

Comme culture de primeur, on effectue le semis des espèces suivantes: aubergine, carottes, choux cabus précoces, choux-fleurs tendres et demi-durs de Paris, concombres, fèves, haricots, laitues, melons, navets, oignons, poireaux, pois nains, pommes de terre, radis et tomates; il convient de ranger ces semis en deux catégories: ceux destinés à produire sur place; ceux au contraire devant être transplantés pour achever leur végétation, soit sur couche, soit en pleine terre.

On sème sur couche, pour produire sur place, les carottes courtes à châtis, carottes grolot, les haricots noirs de Belgique, flageolet d'Etampes, flageolet à feuille d'ortie, les navets de Milan rouge plat hâtif, de Milan blanc plat hâtif, demi-long très hâtif à châtis, radis globe écarlate à petites feuilles, radis rond rose à bout blanc à petites feuilles, radis demi-long rose à bout blanc à petites feuilles, etc.

On plante sur couche des pommes de terre germées (Marjolain hâtive, Victor), qui donneront ainsi une récolte en mars-avril.

Jardin d'agrément. — On plante en seconde bordure les *crocus*, les *iris nains* et les *pensées*. On commence à donner de l'air, pendant quelques heures, aux plantes vivaces qui ont été empaillées. On transplante, dans les plates-bandes, les campanules, œillets de poète, héliantes vivaces, acônites, phlox vivaces, etc.; dans les parties ombragées, on plante du muguet et des anémones. — Ne pas donner plus de 5 à 6 degrés au-dessus de zéro de chaleur artificielle à l'orangerie ou à la serre froide.

En serre, on multiplie les *Croton*, *Nepenthes*, *Dracenas* à feuilles colorées, etc.; on sème aussi les *Fougères*, *Broméliacées*, *Anthurium*, *Gloxinias*, *Bégonias*, dans les terrines remplies de terre de bruyère et placées près de la lumière; on force également en serre les *Lilas* Charles X, *Tulipes*, *Jacinthes*, *Hellébores*, etc.

Les renseignements ci-dessus ont été surtout puisés dans le très intéressant *Calendrier des semis* publié par la maison Cayeux et Le Clerc, 8, quai de la Mégisserie, à Paris, ainsi que dans son *Catalogue général* de graines, plantes et arbres qui vient de paraître (120 pages illustrées réunies sous une jolie couverture colorée) et qui est envoyé franco sur demande. Cette publication élégante et utile ne doit manquer à aucun amateur de jardins.

CARNET DE LA MÉNAGÈRE

Conservation des œufs

Faites un lait de chaux peu épais, et lorsque la dissolution est froide, versez-la sur les œufs, puis, déposez le vase qui les renferme dans un lieu dont la température soit égale.

— Autre — Sable blanc ou gris. . . 500 gram.
Charbon blanc pulvérisé. 500 —
Sel marin. 400 —

Enfermez les œufs dans un mélange de cette poudre.

— Moyen de constater la fraîcheur des œufs.
— Faites dissoudre 125 grammes de sel de cuisine dans un litre d'eau; plongez-y l'œuf; s'il est du jour il se précipite au fond du vase; s'il est de la veille il n'atteint pas le fond; s'il a deux jours, il flotte dans le liquide.

Moyen d'empêcher les verres de lampes de casser

Il consiste à pratiquer, avec la pointe d'un diamant, une légère fente à la base du tube.

Ce procédé réussit toujours, et l'on peut exposer les verres ainsi fendus à des températures très élevées, sans crainte de les voir éclater.

Moyen de blanchir la laine

On plonge la laine dans une dissolution de sulfate de magnésie, à laquelle on ajoute une dissolution de bicarbonate de soude, puis on fait chauffer doucement. Il se dégage bientôt de l'acide carbonique, tandis qu'il se forme de l'hydrocarbonate basique de magnésie qui s'attache aux filaments de laine et les blanchit. Pour 100 kilog. de laine, il employer 5 kilog. de sulfate de magnésie, et 3 kilog. 1/2 de bicarbonate de soude, dissous dans une quantité d'eau suffisante. — On chauffe jusqu'à 40 degrés, puis on laisse refroidir.

Quelques plats pour la Semaine

En gras	En maigre
Potage croûte au pot.	Potage velouté maigre.
Traité à la meunière.	Turbotins bouillis.
Oie farcie aux marrons.	Pluviers aux truffes.
Choux de Bruxelles sautés.	Purée de pommes de terre à la crème.
Salade d'endives.	Poussin au fromage.
Pruneaux.	

Un verre de Lérina

Oie farcie aux marrons. — Plumez, videz, flambez. Prenez une livre de chair à saucisse; assaisonnez-la de sel, poivre muscade, échalotes hachées finement; mélangez à cette chair à saucisse la valeur d'un litre de marrons grillés sans qu'ils aient pris couleur. Garnissez le corps de l'oie avec ce mélange; couvrez et bridez. Faites cuire à la broche ou au four du fourneau, pendant une heure et demie, en ayant soin d'arroser de temps en temps. La cuisson terminée, débrossez, débrossez et dressez sur un plat. Passez et dégraissez le jus de la cuisson, et envoyez-le à part dans une saucière.

Pluviers aux truffes (maigre). Flambez, videz, etc., les pluviers et passez-les au beurre avec des truffes soigneusement pelées, bouquet garni, sel et poivre. Faites un roux, mouillez-le de bon vin blanc et incorporez pluviers, truffes et bouquet. Mettez à cuire. Après cuisson, retirez truffes et pluviers; dressez-les sur un plat; passez la sauce à l'étamine et masquez pluviers et truffes avec; si la sauce était trop longue, faites-la réduire.

Distractions et Jeux d'Esprit.

1° Logogriphe

Prenez un arbre, un élément,
Un des métaux, un élément,
Joignez-y ce que fait l'écaille,
Mélangez ensemble tout cela,
Bientôt un diable en sortira
Sans se faire tirer l'oreille.

2° ACROSTICHE. — Remplacer les points par des lettres qui fourniront, à gauche le nom d'une pastorale, et à droite celui d'un fabuliste:

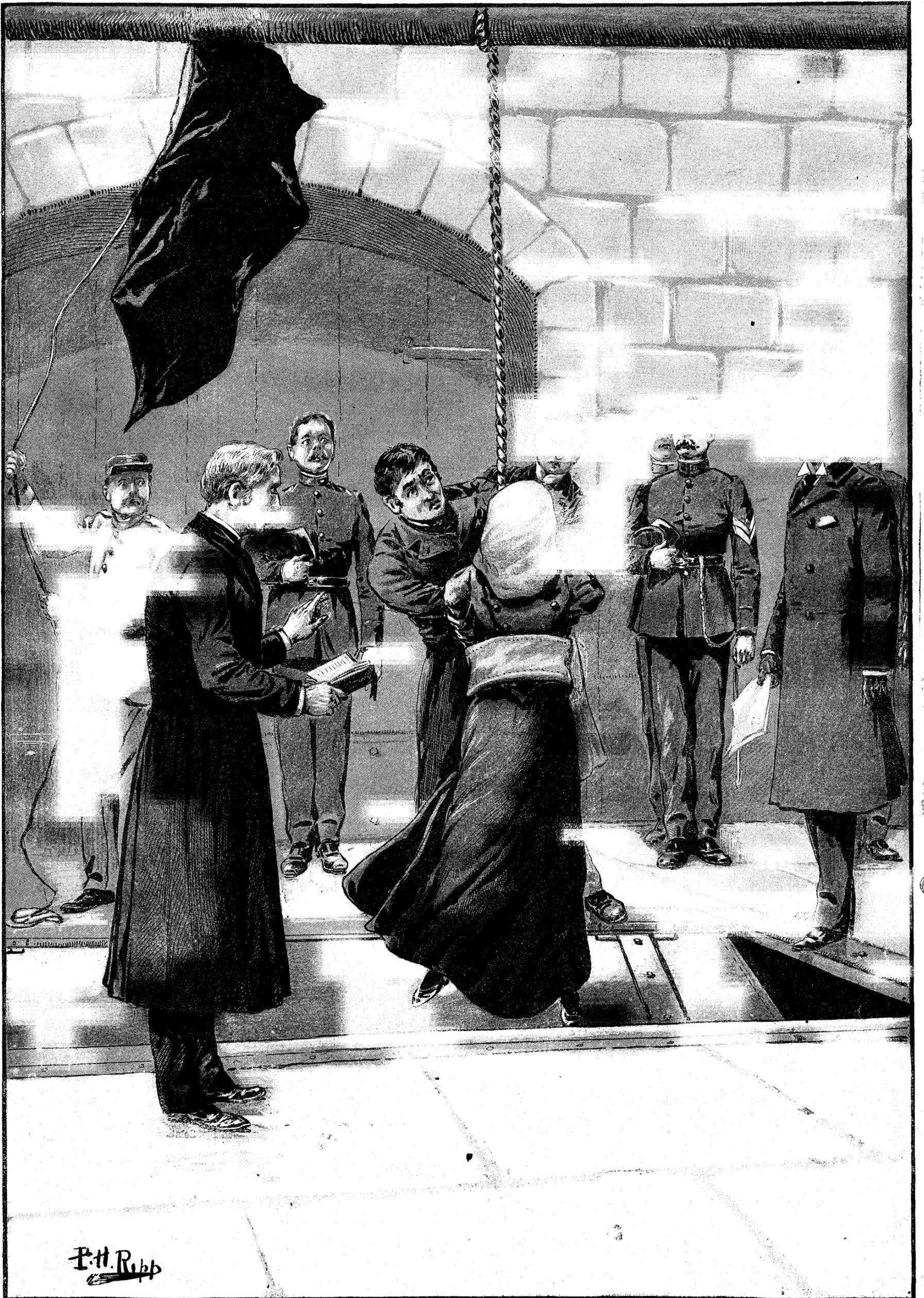
. RIE .
. VA .
. OT .
. GA .
. AN .
. TN .
. CRI .

Solution de l'avant-dernier numéro.

Enigme-Sonnet

ENIGME

Solutions justes: Pochantons. — Corsique. — Marius. — Petite limace rouge. — Sancerre. — L'ami Ral Tob Richet. — Sam et Crase. — Un Nemrod à Audenge. — Paul Huk. — Tapis Vert. — L'ours gris. — Nulnal K 6. Bock et Ramono. — Saint-Hilaire. — Villeprover. — L'œdipe du puits du hasard. — Sans-souci. — J. Berthier. — Grizzly. — Charles Conti à Ajaccio. — Altère. — L'Agile A. Gilles. — Etienne du Horse Shoe. — Petit's Bar.



Pendaison d'une femme, en Angleterre

Louise Masset exécutée dans la prison de Newgate.